REVUE DOMINICAINE

1955

Soixante et unième année

Directeur :
R. P. Antonin Lamarche, O. P.
3980, rue Saint-Denis
Montréal-18



Auctoritatum permissu

ABONNEMENTS

Canada : $3.00 ; Etranger : $4.00 ; avec le Rosaire : 50 sous en plus. Le numéro : 30 sous

Abonnement de soutien : $10.00

Publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

L'Œuvre de Presse Dominicaine
5375, Av. Notre-Dame de Grâce
Montréal-28

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de saint Dominique

Sommaire

Janvier-février 1955

Le sens des faits

L'esprit des livres

REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
3980, rue Saint-Denis, Montréal-18, P. Q.

Vol. LXI — Tome I — Janvier-Février 1955

Orgueil

Silence à la nature, aux éléments, au monde.
Que nul écho ne vienne interrompre le chant
Que j'entonne à ma gloire et au sombre néant,
Dépassant les élans des esprits que je sonde.

Ma voix seule suffit pour peupler les abîmes,
Elle refait déjà cette création
Par l'éternel labeur des générations
Que j'élèverai par ma force jusqu'aux cimes.

Car j'ai mangé le fruit qui donne la puissance :
Comme tel être vil sut devenir humain,
L'homme sûr de lui-même atteindra le divin.
Mais quoi ! Rien ne s'arrête ? Ignorant ma jactance
L'univers continue à tourner malgré moi,
Abaissant mon orgueil et m'imposant sa loi.

Alain VERVAL

Vie moderne et contemplation

Le mot contemplation met en déroute bien des lecteurs. C'est un vocable que l'on n'aime pas à rencontrer parce qu'il rappelle une réalité que l'on néglige habituellement et envers laquelle on doit au fond se reconnaître une certaine dette.

L'homme moderne a peur de la contemplation parce qu'il ignore ce qu'elle est. Des livres et des brochures ont été publiés sur le sujet, mais ils ont souvent laissé entendre par le ton pédantesque et la présentation technique dont ils s'affublent, que la contemplation est avant tout une affaire de spécialiste, nullement le droit et le devoir de tout homme qui porte en son âme une ouverture sur l'éternité. Par ailleurs, une littérature romanesque, la presse, les magazines et la radio fournissent à l'homme d'aujourd'hui des moyens faciles de tuer le temps, de gaspiller les quelques moments de loisirs que lui discute avidemment une civilisation encombrée et qui devraient normalement lui permettre de se retremper. La conclusion la plus rigoureuse est assez facile à tirer : l'homme moderne en vient à oublier qu'il a une âme immortelle parce qu'il vit à la surface de son être, parce qu'il ne permet pas aux appétences profondes de son être de se manifester, parce qu'il vit fasciné par le sensible et l'immédiat.

On peut poser le problème en disant que la contemplation, avant même d'être un devoir, est un droit. Au fond de la crainte instinctive que l'homme a de la contemplation, il y a cette idée erronée qu'elle est une obligation extrinsèque, une charge imposée de l'extérieur, une complication inutile, une tâche surérogatoire. A voir les contorsions et les prouesses dialectiques que s'imposent certains théoriciens lorsqu'ils en parlent, on serait porté à se demander si elle ne vient pas frustrer les tendances les plus naturelles et les plus foncières de notre organisme. Ils nous donnent l'impression qu'elle arrive après une suite d'efforts exténuants et qu'elle est pour la condition humaine bien plus un joug qu'une délivrance.

En réalité, la contemplation est la simplicité même. Elle n'est que la respiration de l'âme, la dilatation de nos facultés spirituelles, la détente de nos énergies et de nos désirs. L'homme côtoie les réalités matérielles. Il est lui-même matériel dans une partie de son être. Il subit la pesanteur des créatures ambiantes et le nivellement du temps. Il est emporté dans le mouvement général de l'univers. Pourtant, il y a en lui une âme spirituelle et immortelle. Il domine en un sens l'univers matériel dont il fait partie. Quand il s'élève au-dessus du transitoire et de l'immédiat pour considérer son existence par la cime éternelle de son âme, on dit qu'il contemple. Le contemplatif, c'est celui qui s'arrête à la signification spirituelle et éternelle de la création.

La contemplation n'est donc rien d'autre qu'un acte par lequel l'homme se rend compte de ce qu'il est — ou tout simplement qu'il est — et que le monde existe. Sollicité par un nombre indéfini d'objets extérieurs, l'homme en vient à vivre à l'extérieur de lui-même. La contemplation le replace en lui-même et de là le relance vers les objets extérieurs pour les regarder sans devenir leur esclave.

Je crois retrouver au devoir de contemplation un double fondement. Le premier vient de la nature des objets sur lesquels l'homme promène le regard. Les créatures en effet portent cette caractéristique d'être inaliénables par un certain aspect de leur être. Elles ont cette qualité d'être, comme on dit en langage technique, des suppôts. Elles sont uniques, irremplaçables, incommunicables. Il s'ensuit dès lors qu'elles représentent pour l'homme non seulement un objet de convoitise, un objet utilisable. Il arrive qu'elles ont une valeur objective qui nous dépasse, et qu'il faut respecter.

On est loin ici de l'idéologie matérialiste qui ne voit de valeur aux choses que dans leur relation au travail. Le travail mesure un aspect du monde mais il laisse intact tout un côté de l'univers. Il n'a lui-même de sens que dans la mesure où il oriente l'homme vers la contemplation qui couronne l'activité humaine. Quand l'ouvrier consciencieux a effectué son travail, il promène sur l'œuvre accomplie un regard affectueux qui

porte plus d'humanité que les tonnes d'énergie que certains forçats laissent à l'usine. Le travail commence une transformation du monde que la contemplation doit achever. Et aussi longtemps que notre civilisation ne donnera pas aux travailleurs la faculté d'accéder à cet achèvement du travail lui-même et surtout de la personne, elle continuera de nous décevoir et de se venger sur nous de notre aberration.

Le premier fondement de la contemplation réside donc dans la beauté et la bonté inépuisable du monde ambiant. Cette beauté et cette bonté que les grands poètes et les grands artistes se sont chargés de nous dévoiler. Demandez à Claudel s'il n'existe pas dans le chêne autre chose qu'une certaine quantité de bois de charpente. Demandez à notre grand poète de la terre, le chanoine Savard, s'il n'existe pas dans nos forêts autre chose qu'une matière à exploiter. Toutes les créatures sont pour nous des mystères et si nous savons regarder, nous ne nous fatiguerons pas de les contempler. Elles nous posent sans cesse des questions auxquelles nous n'aurons jamais fini de répondre.

Mais ce premier fondement de la contemplation en suppose un autre, plus impérieux encore et plus inébranlable : le fait qu'au fond de la constitution la plus intime de l'homme, réside une exigence incoercible de communication avec la création, laquelle exigence se transforme en un appel à quelque chose qui dépasse les réalités concrètes, tangibles. Le droit à la contemplation est inscrit au fond même de la nature humaine.

En effet, l'homme connaît les êtres d'une connaissance intellectuelle. C'est-à-dire qu'il dépasse leurs apparences sensibles pour atteindre en eux leur portée intelligible. Il trouve au monde une signification qui y existe comme latente. Cette démarche suppose d'une part l'intelligibilité du monde et d'autre part la faculté chez l'homme de capter cette intelligibilité.

Et voilà en somme tout le problème. Les êtres inférieurs sont entre eux dans un rapport chimique, biologique ou sensible ; l'homme entretient avec tous les êtres des relations d'ordre intellectuel. Il est en l'homme un foyer d'intelligibilité qui rayonne sur l'extérieur. Il est en l'homme une

source de lumière qui a besoin de se répandre, de se déverser sur le monde. Une source telle cependant qu'elle n'existe si l'on peut dire qu'en se déversant. Aristote disait que par son intelligence l'homme est en quelque sorte toute chose mais il reste que cette plénitude ne se réalise que dans la mesure où la contemplation vient permettre au monde extérieur d'être présent à la pensée de tel homme en particulier.

Et voilà la merveille de notre intimité. Je comprends que mon âme est dans son mystère le plus inviolable en harmonie profonde avec le mystère de l'univers. Je comprends que l'univers ambiant est un moyen de me retrouver moi-même, un miroir et une clef. Qu'un homme naisse dans un cachot fermé à toute influence externe, qu'il soit coupé du message des créatures, non seulement il ne connaîtra pas le monde extérieur ; il ne se connaîtra pas lui-même. Il n'éprouvera jamais cette sensation d'émerveillement que peut provoquer chez tout homme la vision d'un paysage. C'est en escaladant des montagnes qu'on s'aperçoit qu'on a un cœur car l'effort exigé revèle son travail. C'est en regardant un coucher de soleil que le jeune homme découvre en lui-même une nostalgie que désormais aucune joie terrestre n'éteindra. C'est en écoutant une symphonie de Beethoven qu'on sent à proximité une éternité dont on ne peut se passer.

Car l'univers est un miroir et c'est en regardant dans ce miroir que l'homme apprend à lire dans son âme et ce n'est que dans ce miroir qu'il peut se comprendre lui-même. Je n'arrive pas à admirer ces âmes humaines repliées sur elles-mêmes qui s'appliquent à se scruter, à se clarifier. Pour se comprendre l'homme doit sortir de lui-même, rencontrer le monde extérieur et revenir dans son sanctuaire personnel. Saint Paul disait que nous connaissons maintenant Dieu dans un miroir. Nous-mêmes aussi. Plus tard nous connaîtrons Dieu dans son essence et nous nous verrons dans cette même essence qui est l'exemplaire de toutes choses.

Après tout que font les poètes ? S'ils ne nommaient que des objets qui n'auraient aucune parenté avec notre âme, nous ne serions pas intéressés à les entendre. Nous aimons leurs chants parce qu'au fond, c'est de

nous qu'ils parlent quand ils nomment les oiseaux, les fleurs, sans oublier la lune et les étoiles. Lamartine fait semblant de parler du lac, mais écoutez-le chanter ses douleurs, ses déceptions. Et même dans un poème apparemment aussi objectif et désintéressé que *Le cimetière marin* de Valéry, qu'est-ce que le lecteur retrouve dans ce monde d'évocations sinon des allusions discrètes à une mer intérieure qui, nous le sentons bien, cache un mystère de vie et de lumière dont nous ne pouvons percevoir que les reflets. Le fond de la mer, parce qu'on ne le connaît pas, parce qu'il est pour nous un mystère, nous sert à exprimer le mystère de la vie, le mystère de notre âme. Mais si nous pouvions y pénétrer, nous y trouverions de l'eau comme celle que nous trouvons à la surface, des pierres comme celles que nous voyons, des herbes, des poissons inconnus sans doute, mais qui perdraient leur nimbe de merveilleux quand nous les aurions bien examinés. Au fond, c'est nous qui projetons sur les créatures la lumière que nous y retrouvons. Et si elles n'étaient pas là pour recevoir cette lumière, nous ne pourrions pas prendre connaissance de cette forme qui vient de nous.

Nous avons besoin du monde extérieur pour nous connaître. Nous avons besoin de lui pour nous y répandre, y prendre notre mesure. Pour parler de nous, pour regarder en nous, nous avons besoin de la lune et des étoiles, des fleurs et des oiseaux. Il n'est pas inutile de le dire ! Nous devons apprendre à regarder et à écouter le rossignol, les marguerites, les atomes et les galaxies. Voyez les trois enfants dans la fournaise. Ils ne peuvent pas exprimer la louange dont leur cœur déborde sans appeler les créatures à leur aider à parler. « Œuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur, pluies et neiges, bénissez le Seigneur, montagnes et collines, bénissez le Seigneur ». Qu'est-ce que ça peut bien changer aux Laurentides ou aux Andes que l'homme les appelle à louer le Seigneur ? Et pourtant l'homme les appelle. Il les convoque à louer le Seigneur. Au fond, ce n'est qu'un truc. C'est lui-même qu'il appelle à la louange. C'est lui-même qu'il stimule. C'est à lui-même qu'il parle. Il rassemble son âme répandue dans l'univers. Ou disons plutôt que c'est tout simplement à son âme

qu'il parle, à quelque chose en elle qui ressemble à des montagnes, à de la pluie, à de la neige. Il ne peut se parler à lui-même qu'en évoquant ces silhouettes qu'il a vues tant de fois, parce que le monde extérieur est devenu quelque chose de lui-même.

Mais le monde externe n'est pas seulement un miroir, il est une clef. Il ne permet pas seulement de voir au dedans de notre âme, d'y découvrir le mystère, il nous donne une clef à ce mystère. Il nous permet d'y comprendre quelque chose.

Voici comment fonctionne cette clef. C'est entendu qu'il s'agit d'une clef perceptible à l'intelligence. Une réalité que notre intelligence n'a qu'à tourner dans la serrure du mystère pour en ouvrir la porte. Et quelle est donc cette clef ? C'est la présence par tout l'univers d'un secret. Le monde est pour notre intelligence une provocation continuelle, une interrogation continuelle, je dirais un défi incessant à découvrir les secrets qu'il cache et qu'il nous invite à connaître. Ainsi, on ne peut pas penser à un arbre sans s'interroger sur la longueur des racines qu'on ne voit pas et qui assurent sa station verticale contre la furie de l'ouragan. Comment regarder la mer sans penser aux précipices qu'elle engloutit ? Et la forêt ! Nous savons très bien qu'elle loge des renards, des visons, des orignaux, des belettes, des oiseaux de tout plumage et de toutes grosseurs. Nous avons beau nous y promener, ces personnages nous demeurent étrangers. Quelque direction que je prenne, si je la poursuis dans un sens ou dans l'autre, j'arrive à un secret que je ne peux dévoiler. Prenons la verticale. Si je monte, je traverse les nuages, la stratosphère, puis je passe entre les astres, je file dans l'espace. Si le monde est fini, viendra un moment où je devrai arrêter, je serai au bout du monde. Et alors, qu'est-ce qu'il y aura de l'autre côté de l'endroit où je serai arrêté ? Et si le monde est infini ! Cela est encore plus inconcevable. Un monde matériel infini ! Même énigme si je descends sur la même direction.

Que je m'arrête à considérer ma situation matérielle dans l'univers, à mi-chemin entre l'atome et le soleil, la déroute n'est pas moins grande. Je suis situé entre deux extrémités qui m'échappent, l'infiniment petit et

l'infiniment grand. Dans les deux sens mon émerveillement est insuffisant. On en est venu à se demander si la galaxie n'est pas un atome infime parmi d'autres atomes d'une immense molécule, si nos molécules les plus petites ne seraient pas des galaxies dans lesquelles un autre univers recommence. On pourrait multiplier les exemples, l'univers cache pour notre intelligence un nombre indéfini de secrets. Mais celle-ci ne laisse pas de questions sans réponses. Provoquée par le mystère elle lui réplique. Et c'est alors que saisissant le mystère elle s'en sert comme d'une clef pour enfoncer une ouverture sur le Mystère increé. Le spectacle de la création lui apprend à remonter sans cesse aux causes, à une explication. Il lui dit en même temps qu'il cache son explication et ainsi il invite peu à peu l'intelligence à s'élever du fini à l'Infini. Elle en vient à comprendre que les secrets que gardent les créatures ne sont que des allusions à un Secret plus grand que garde toute la création et que c'est de ce Secret, comme d'une source qui sourd d'un rocher sans qu'on connaisse son origine, que jaillit toute vie créée. L'univers invite l'intelligence à cette démarche. Il l'y initie sans aucune contorsion, sans aucun tour de force. Toute contemplation doit aboutir à cet achèvement. Si elle n'y aboutit pas, c'est qu'elle est brimée en chemin, qu'elle est violentée par une influence externe.

La contemplation ne consiste qu'à ouvrir les yeux et à les laisser ouverts. A prendre conscience de certaines présences à nos côtés et à scruter le sens de ces présences, à établir entre les créatures extérieures et nous-mêmes un dialogue, à prendre vis-à-vis de toute manifestation de vie une attitude d'être intelligent. Le contemplatif sait voir le sens des choses. Il perçoit leur langage. Il baigne réellement dans la création. Se baigner, c'est s'enfoncer dans l'eau, y adhérer de toute part, se laisser entourer par elle, lui imposer ses formes, éprouver son contact. Se baigner dans la création, c'est prendre conscience de la valeur et de la signification des êtres qui nous entourent, c'est recevoir leur témoignage, apprécier leur message. Matériellement, nous ne pouvons pas échapper à la création, nous ne pouvons pas nous dérober. Mais intellectuellement, c'est autre

chose. Il est des hommes qui côtoient toute leur vie certains objets sans les remarquer. Il en est même qui mourront sans s'apercevoir qu'ils ont une âme immortelle.

Tout le problème de la contemplation est là. Il s'agit de laisser l'homme prendre son déploiement intellectuel, qu'il organise sa vie non en fonction d'un intérêt matériel ou d'une pression externe quelconque, mais en fonction d'une vision intellectuelle du monde. Qu'en face de toute situation et de toute présence il prenne une attitude d'être intelligent.

Telle est dans sa structure fondamentale naturelle, la contemplation. Elle est une exigence inscrite dans la nature même de l'homme et aucun fils d'Adam n'a le droit de s'y récuser sans refuser sa condition d'être intelligent. C'est sur cet arrangement naturel proprement dit que vient se greffer la contemplation chrétienne infuse et mystique. Il est regrettable que les auteurs spirituels n'insistent pas sur la nature et le fonctionnement de cette contemplation naturelle, car la contemplation mystique vient se greffer sur cet organisme, et il est indiscutable qu'une habitude saine à la contemplation naturelle prédispose à la contemplation mystique, au moins en enlevant les obstacles. La contemplation chrétienne comme telle, ne fait pas abstraction de la contemplation naturelle proprement dite, même si, en pratique, elle transcende souvent les conditions naturelles. De plus, elle inclut toujours une influence de la grâce. Et plus celle-ci sera forte, plus la contemplation se transformera jusqu'à devenir presque complètement surnaturelle. A ce niveau, les créatures différenciées disparaissent pratiquement à l'attention du contemplatif et c'est Dieu qui devient l'objet de l'intelligence transfigurée. La volonté joue alors un très grand rôle. Fascinée par la beauté de l'Etre infini, elle se laisse transformer par Lui. La contemplation conduit ainsi l'homme à cette transformation en Dieu qui est selon saint Thomas la fin même de l'activité humaine.

La grâce accomplit dans cette divinisation presque tout le travail. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que la grâce ordinairement ne contrarie pas les dispositions de la nature mais les accomplit en les transcendant. Pour que se réalise la perfection de la contemplation surnaturelle,

il faut dans le sujet humain certaines prédispositions naturelles. Il faut une orientation de l'agir humain. C'est le rôle de l'ascèse d'assurer cette rectification et elle n'a de justification que dans la mesure où elle la réalise.

Ces quelques considérations nous suffisent pour traiter maintenant du problème de la contemplation en notre vingtième siècle. Il s'agit d'être franc et loyal. Il faut surtout se méfier des truismes et des invectives lancées contre la vie moderne. Les feuilles imprimées regorgent des accusations dressées contre le vingtième siècle comme si les maux de l'époque où nous vivons étaient attribuables aux gens d'un autre âge. Les ennemis jurés de notre époque savent-ils que le monde a la face que nous lui donnons ? L'aspect extérieur de la société reflète la situation intime de nos âmes et au lieu de nous perdre en vaines philippiques contre une civilisation dévergondée, mieux vaut nous appliquer à l'améliorer. Il est inutile de déblatérer contre la vie moderne. Au lieu de la mépriser, de la déprécier, appliquons-nous à reconnaître ses grandeurs et à les dégager de la boue où elles gisent. Au lieu de fulminer contre la dépravation des masses et les profondeurs insondables de notre matérialisme, efforçons-nous de répandre un peu de vérité. D'ailleurs, toute attitude trop radicale, toute accusation globale, dénotent un parti pris regrettable.

Il fallait donner ici ces précisions car on est porté à dresser de façon trop hâtive et pas assez nuancée le procès du monde moderne. La lecture des considérations qui vont suivre exige de mon lecteur une impartialité complète et une purgation de tous les préjugés.

Quand je promène les yeux sur les activités multiples de l'homme d'aujourd'hui, ce qui attire d'abord mon attention, c'est une réalité qui pourrait être considérée comme une disposition initiale à la contemplation. Je veux parler de cette conscience qu'a l'homme moderne de l'insuffisance du monde fini. Conscience confuse, certes, je dirais même contradictoire. L'homme d'aujourd'hui a conscience de l'insuffisance du monde fini et pourtant il continue de lui demander ce qu'il ne peut donner.

Le travail des intellectuels de notre époque doit être un travail d'élucidation. Exposer à l'homme d'aujourd'hui, de façon claire, ce qu'il désire.

Dénoncer ses faux-fuyants, ses détours, ses excuses, ses aberrations afin de lui montrer dans la lumière l'exigence latente de toutes ses démarches, afin de faire comprendre aux intelligences affolées ce qu'elles cherchent sans le savoir. L'homme ne veut pas se regarder en face. Il ne veut pas s'accepter tel qu'il est. Il s'impose toutes sortes de contorsions, se masque d'une attitude hypocrite. Il n'est jamais décidé à se reconnaître en toute lucidité. Il ne faut pas lui en vouloir mais il faut soulager sa misère, l'aider à se retrouver, à dégager son idéal.

Le travail d'élucidation qui revient aux penseurs doit tendre à dégager devant les masses l'insuffisance du monde fini et à indiquer l'attitude à prendre en face d'une telle situation. C'est en effet l'expérience tragique et erronée de cette insuffisance qu'on retrouve à la source de toutes les préoccupations et de toutes les équivoques de notre temps.

Cette expérience est menée dans tous les sens et dans tous les secteurs de l'activité humaine. Sur le plan économique et social, on n'arrive pas à comprendre que l'homme transcende l'argent, la matière. Il doit les utiliser, cela est très bien. Mais on ne veut pas comprendre qu'ils sont insuffisants. On ne veut pas comprendre que l'argent, dans sa nature même, est de soi insuffisant à répondre aux exigences de l'âme intellectuelle. Et alors, ce qu'un salaire modique ne peut donner, on croit qu'une fortune le produira. Ainsi se justifie inconsciemment la course aux richesses. On oublie alors que l'accumulation des biens entraîne les désordres de la société et ne procure pas à celui qui la réalise la fin qu'il se proposait en la poursuivant. On croit que ce qu'une pièce de monnaie ne peut en aucune façon fournir, l'abondance le fournira. A en croire certaines gens, l'argent quand on le possède en quantité, aurait une vertu qui transcende sa nature même. Mais la cupidité de ces égoïstes les épuise dans la poursuite de leur fantôme ou bien les jette flasques et ébahis devant la fortune à laquelle ils ont immolé leurs énergies, et jette des centaines d'hommes dans la misère et le dénuement. Triste expérience de l'insuffisance de la matière ! Les victimes des riches font cette expérience

en manquant du nécessaire. Les autres, écœurés et déprimés, laissent pourrir un superflu qui ne leur donne pas ce qu'ils en attendaient.

Face à ce désordre, les idéologues matérialistes proposent de changer l'objet des convoitises humaines. L'argent est insuffisant, divinisons le travail ou la société. La situation actuelle de l'homme est déplorable, changeons-la. Divinisons la révolte. N'est-ce pas la réaction de certains personnages de Dostoïevsky et de Malraux ? N'est-ce pas l'attitude des révolutionnaires que nous décrit Camus ? Face à l'échec d'une expérience de l'insuffisance de certaines réalités terrestres, on remplace cette insuffisance par une autre. Comment l'homme trouvera-t-il dans la révolution projetée dans l'absolu et non finalisée par une réalité transcendante, la stabilité, le bonheur, l'éternité qu'il demande à l'argent ou à la matière ? Au fond de l'attitude révolutionnaire, il semble y avoir cette idée que ce qu'aucun objet extérieur ne peut donner, l'acte par lequel l'homme affirme sa personnalité, son autonomie, que ce soit un acte de révolution ou de suicide, ce qui est au fond la même chose, pourra le produire. On oublie que l'acte humain procède de l'homme et ne peut donner plus que ce qui est inscrit à l'intérieur même de la nature humaine.

La littérature pose en termes non moins fulgurants le problème de l'insuffisance sous tous ses aspects. L'idéal poétique de Mallarmé, par exemple, me semble avoir été l'expression parfaite de l'univers dans une forme intelligible. Le paradis du poète se réaliserait par la création de cette expression. Or, le sens de l'œuvre de Mallarmé consiste en ceci que cet idéal symbolisé par l'Azur est inaccessible. Le poète est déçu, désespéré :

> *De l'éternelle Azur la sereine ironie*
> *Accable, belle indolemment comme les fleurs*
> *Le poète impuissant qui maudit son génie*
> *A travers un désert stérile de douleurs.*

Voilà le fait d'un homme qui a demandé à une expérience réelle, l'expérience poétique, ce qu'elle ne peut donner. C'est peut-être le même échec à exprimer l'absolu qui explique le silence de Rimbaud.

Si l'on se place sur le plan de la vie quotidienne, on remarque la même expérience menée en toutes directions. C'est inconcevable tout ce qu'il faut à l'homme d'aujourd'hui, même le plus dépourvu, pour couler sa vie. Il lui faut des cigarettes, des liqueurs, une auto, un appareil de télévision, un appareil de radio, etc. Il ne s'agit pas de protester contre la possession de tous ces biens modernes, mais il faut voir avec quelle nervosité, quelle avidité l'homme d'aujourd'hui en use. On remarque vite que tous ces objets cessent d'être des moyens pour devenir des idoles auxquels la majorité des contemporains immolent leur santé et leur enthousiasme. Ils ne finissent jamais par se contenter. A mesure que les découvertes présentent de nouvelles réussites, la convoitise renaît et la course au dernier modèle recommence. Sans le remarquer, l'homme vit l'insuffisance des biens créés dans une tragique exténuation. Il ne s'aperçoit pas qu'il n'est jamais content, qu'il est toujours projeté à l'extérieur de lui-même et que jamais il ne touche ce qu'il convoite. Il ne s'aperçoit pas que tous les objets qu'il acquiert cachent un vide immense et que c'est ce vide qui finalise sa vie.

Il est bien entendu que je ne prétends pas jouer au pessimiste ni prendre de faux airs de prophète. Il s'agit de considérer la réalité en toute lucidité. Et c'est après avoir fait les observations précédentes que nous pouvons comprendre que le monde moderne n'est pas si loin de la contemplation qu'il le semble. Il s'agit de dissiper des malentendus, de rectifier certaines aberrations, de provoquer certaines réactions saines.

Notre monde actuel fait l'expérience de l'insuffisance du monde matériel et même, mais à une moins large échelle, du monde fini tout court. Et on peut dire que cette expérience est une acquisition heureuse. Il n'y a pas si longtemps, l'homme se satisfaisait de la terre. Il se contentait facilement d'une certaine aisance. Même le type de l'honnête homme du dix-septième siècle manquait de réalisme métaphysique. L'absolu pour lui n'existait pas. Il se taillait une vie intéressante, sans effraction aux lois de la morale et de la foi, mais il était bien sur la terre, satisfait et insouciant. L'homme moderne ne se contente pas de la terre et cela est bien.

Ce qui est déplorable, c'est qu'il ignore le sens de ses appétences, qu'il ne comprend pas sa soif d'absolu et la reporte vainement sur des objets finis et insuffisants.

La tâche des penseurs est de clarifier ces exigences de l'homme d'aujourd'hui, de les lui faire comprendre et de lui dicter une attitude salutaire. Il est temps d'apprendre à l'homme qu'il ne s'agit pas de mépriser le monde fini. Il ne s'agit pas de bouder les êtres qu'il côtoie au long du jour. Il importe de lui apprendre à aimer la terre qu'il habite. On a tellement éveillé l'intelligence contemporaine à toutes sortes de mécontentements, on l'a tellement portée à la révolution, qu'elle ne peut plus rien accepter, pas même les données fondamentales de toute organisation stable, pas même les structures immuables de la destinée humaine. L'homme d'aujourd'hui vilipende tout, même la vie qu'il a en emprunt. Le premier travail qui s'impose aux éducateurs de l'humanité est de remettre dans le cœur de nos contemporains le respect de la vie et de la création. Si nous ne remédions pas à cette morbidité générale, comment pourrons-nous récupérer les énergies dispersées ?

Si nous réussissons à sanifier la mentalité de l'homme d'aujourd'hui, à lui faire réaliser la nature de ses exigences, je crois qu'il se portera facilement à la contemplation car il en a un besoin corrosif. Et il sait tellement, sans le remarquer lui-même explicitement, que le monde fini est insuffisant, que s'il peut une bonne fois prendre la route de la contemplation, il la parcourra jusqu'au bout, c'est-à-dire que de la contemplation du monde sensible il s'élèvera graduellement jusqu'à Dieu.

Paul-Emile Roy, C. S. C.

« Paroles catholiques »
(suite)

Mauriac et Claudel

Encore que d'une qualité supérieure le dernier roman de François Mauriac, *l'Agneau*, ne laisse pas de soulever bien des objections et, parfois, analogues. Nos meilleurs critiques en ont parlé avec une déférence où l'on sentait quelque gêne. Au contraire, l'auteur ne manque pas une occasion d'exprimer sa prédilection pour cette œuvre de sa verte vieillesse. Ici ou là même il y apporte quelque puérilité. Tout cela rend encore plus délicate notre tâche de critique relativement en retard avec l'actualité. Je commencerai donc par le plus simple, qui est l'exposé des faits.

Dans l'express de nuit Bordeaux-Paris, le hasard met en présence deux jeunes gens de la société girondine. L'un a vingt-deux ans et doit, le lendemain soir, entrer au Séminaire des Carmes pour y « étudier sa vocation » ; c'est Xavier Darligelongue, fils d'un avoué bien connu. L'autre, qui touche à la trentaine, gagne la capitale pour des raisons beaucoup plus profanes. Viveur réputé dès sa sortie du collège, parfait combattant en 1914-1918, il s'est marié aussitôt après la guerre ; mais la lassitude est bien vite venue et, dans sa pensée c'est bien un adieu qu'il vient, sur le quai de la gare, d'adresser à sa jeune femme désolée. C'est Jean de Mirbel, fameux au quartier fastueux des Chartrons.

Par la fenêtre de son compartiment, Xavier a pu suivre de près la scène qui opposait l'indifférence de Jean au chagrin de Michèle, il a pressenti le drame, il a pris en pitié la victime entrevue et, maintenant, il a devant lui le coupable. Aussitôt son cœur pitoyable rêve d'un sauvetage à opérer. De son côté, le destructeur qu'est Mirbel l'accable de railleries et le comble d'invites gracieuses. A ce jeu Xavier se laisse prendre : dès le lendemain soir, il tournera le dos au Séminaire, il regagnera Bordeaux et ramènera à Michèle celui qu'elle avait pensé perdre.

Infidélité, revirement ? Au contraire, fidélité à sa vocation, qui est de se donner aux autres, ou plutôt à celui que la volonté expresse de Dieu aura placé sur son chemin. Or quelle rencontre plus providentielle que celle de la veille, alors qu'il allait s'enfermer dans un cloître historique, se condamner à des études dont l'inutile abstraction le décourageait d'avance ?

Les événements ne semblent pas d'abord justifier ce providentialisme sommaire. Loin de pacifier rien ni personne, l'arrivée de Xavier jette le trouble dans toute la maison. La femme de Jean s'intéresse fort à ce garçon peu banal, que sa maladresse même rend sympathique ; et nous la verrons, à l'occasion, lui prodiguer des soins presque serviles ; la vieille Madame Brigitte Pion témoigne à l'évadé toute la sympathie qu'autorisent sa piété formaliste et son orgueil de « pharisienne » ; sa jeune demoiselle de compagnie, Dominique, noue avec Xavier une idylle dont le moindre inconvénient est d'exaspérer la jalousie de Roland, orphelin adopté par les Mirbel, et qui, maltraité par eux, s'est réfugié passionnément dans l'amour de la compatissante donzelle. Toutes ces aventures sentimentales exaspèrent Mirbel qui, déçu dans ses espoirs inavouables, tantôt se sent capable de violences meurtrières, tantôt se contente de semer dans le cœur de Xavier des soupçons les plus humiliants quant à la pureté de ses intentions. Enfin et bien entendu, les Darligelongue rompent avec le fils qui les a reniés le premier ; et celui-ci se trouve isolé au milieu de toutes ces incompréhensions plus ou moins malveillantes. Reste Dominique qui lui offre le bonheur dans la régularité. Mais il refuse, persuadé que sa mission est de se sacrifier pour acheter, à tout le moins, le salut d'une âme. Cette âme sera celle de Roland. Possesseur d'un modeste capital, il le laisse à l'orphelin que Dominique se chargera d'élever en souvenir de lui.

Avouerai-je que, présentée telle quelle, cette décision paraît parfaitement vaine. Car Xavier ne laisse à Dominique aucun pouvoir pour gérer l'avoir de son éventuel pupille ; ce testament où l'état civil de l'héritier est indiqué avec une parfaite imprécision risque fort de pro-

voquer des procès d'une durée imprévisible et d'une issue fort incertaine. Enfin ce legs ne peut valoir qu'après sa mort, sur quoi il ne peut tabler que s'il a d'ores et déjà décidé à disparaître.

De fait, quelques jours après il tombe de bicyclette sous les roues d'une auto. Or, de cette chute on ne saura jamais la cause exacte, et l'auteur s'ingéniera ici à brouiller les pistes. D'autre part, le suicide froidement prémédité fausserait, je le crains, et l'image que François Mauriac veut, semble-t-il, nous laisser de son héros et aussi la leçon qu'il nous propose une fois encore.

A lui seul, ce dénouement expliquerait les réticences de nos confrères, ou mieux leurs regrets. Evénement trop visiblement concerté et aussi trop sommairement présenté ; authenticité douteuse, inconsistance du personnage principal, voilà, je crois, les critiques le plus souvent formulées. A la première, l'auteur semble s'être volontairement exposé, tant son récit se réduit à l'essentiel, jusque dans les préparations les plus subtiles. Sur le caractère de Xavier, il se défendrait, je crois, davantage.

Sans doute le personnage est-il étrange, mais le romancier a toujours le droit d'inventer des êtres exceptionnels, voire de nous présenter des cas singuliers. A condition pourtant de rendre sensible leur réalité, ou, si l'on préfère, leur authenticité.

Nous ne reprocherons donc pas à Xavier de n'entrer pas dans la normale. Les originaux n'ont jamais manqué dans l'Eglise et plus d'un saint a choqué les convenances humaines. Cependant la première démarche du jeune homme paraît bien inquiétante : ce brusque changement de direction, cette triple incorrection, envers sa famille, envers le Supérieur du Séminaire où on l'attend, envers son directeur de conscience responsable de lui devant les hommes et devant Dieu. Mais c'est à la voix de Dieu qu'il croit répondre en répondant à l'appel, tour à tour méprisant et caressant, d'un Jean de Mirbel ! Naïveté, orgueil ? Cette question on devra la renouveler toutes les fois que son regard se posera sur une nouvelle âme à sauver : Michèle, Dominique, Roland, le curé de Baluzac. Devant ces sautes de zèle apostolique, on accepterait volon-

tiers l'explication de son directeur : instabilité. Malheureusement, ce serait ruiner dès l'abord et le personnage lui-même et toute l'affabulation construite autour de lui.

Je n'insisterai pas sur cet aspect de son individualisme. Malgré son recours tardif et, nous le verrons, désastreux, au curé de Baluzac, ce tout jeune garçon n'admet guère d'intermédiaire entre Dieu et lui et, si le romancier ne disposait de son sort plus peut-être que la Providence, nous pourrions concevoir, quant au succès de son apostolat singulier, de légitimes inquiétudes. Mais suivons-le jusqu'au bout sur le chemin où l'engage François Mauriac.

Son dévouement à un enfant laissait Xavier démuni d'argent et d'amour. Sacrifice, malgré tout, assez banal. La Providence mauriacienne va lui en imposer un plus rare. Ce curé de Baluzac auquel il va se confesser est demeuré de mœurs irréprochables ; mais quant au dogme, quant à la divinité du Christ, à la présence eucharistique, et donc à la valeur du Sacrifice de la Messe, son scepticisme est plus que renanien ; à son pénitent bouleversé il explique charitablement comment on peut, pour le soulagement des faibles, utiliser le symbolisme de formules et de rites purement mystiques. Une première rencontre aurait pu détourner Xavier de ce dévoyé dont la bienveillance même était dangereuse, sinon suspecte ; au contraire, il se juge aussitôt envoyé par Dieu pour sauver une âme sacerdotale, il assume devant Dieu la responsabilité de cette vie désaxée. Générosité admirable, sans doute, mais combien imprudente, puisqu'elle l'engage à une seconde visite, très habilement expliquée par l'auteur, mais qui va être désastreuse. Car renouvelant à sa manière les manœuvres malfaisantes de Mirbel, le curé dénonce à celui qui veut le sauver la vanité de son rêve et de sa méthode apostoliques. C'était exactement le jeter à l'abîme, provoquer son désespoir. Et voilà suggérée — avec quel art encore ! — une des hypothèses que permettra le dénouement imminent : celle du suicide par désespoir. Ajoutez-y chez Jean, le remords d'une intention homicide assez vraisemblable ; enfin la possibilité d'un accident providentiel qui, faisant de Xavier une victime expiatrice

— l'Agneau ! — l'arrache pour toujours à ses erreurs possibles comme à la méchanceté des autres ; et même devient pour ses ennemis une cause de salut.

En effet, on peut espérer que, voyant en lui un « saint » et n'étant pas très sûr de ne l'avoir pas poussé au désespoir, le curé de Baluzac fera sur lui-même un retour, prélude d'une conversion véritable.

Il y a plus : c'est dès maintenant qu'une lumière brille dans l'âme la plus perverse du livre, qu'une parole de foi échappe à l'homme qui, à plusieurs reprises, a joué le rôle non pas d'un tentateur mais du Tentateur en personne. Et cela à un moment assez inattendu.

Quand, le lendemain de l'accident, et après deux ans de chambre à part, Jean et Michèle se réveillent aux côtés l'un de l'autre, la même angoisse leur montant aux lèvres, ils reprennent l'examen d'une situation, semble-t-il, inextricable. Michèle veut à tout prix innocenter Jean, mais celui-ci accorde le même non-lieu à tous les intéressés, et bientôt ses pleurs se mêlent à ceux de sa femme. Larmes purificatrices et qui ressillent ses yeux.

« Pourquoi, dit-il, le pleurons-nous ? Il possède enfin Celui qu'il a aimé ».

Mot de la fin qui n'étonne pas sous la plume de Mauriac. Pour lui, comme pour Bernanos, tout n'est-il pas *grâce* puisque « tout est amour » ? Mot, qui avec le caractère de Xavier, éclaire nettement l'inspiration du romancier. Mais, justement, ce mot n'est-il pas trop un mot de la fin, un mot d'auteur commandé par une intention plus que par la logique d'un caractère ou d'une situation ?

La question est ici d'autant plus naturelle que la composition savante, raffinée, de tout le récit l'a, plus d'une fois déjà, suggérée au lecteur. Comme Mauriac n'a jamais manqué une occasion de s'expliquer sur la petite lueur surnaturelle qu'il s'applique à faire briller sur ses romans les plus noirs, la tentation est forte de dénoncer, dans une œuvre qu'il a voulu entre toutes exemplaire de son génie, une démonstration trop parfaite

d'une thèse chère, à la fois, au psychologue pessimiste et au chrétien avide de miséricorde.

De cette double tendance, nous trouvons la preuve dans l'explication qu'il donne de certains suicides. Que ce geste de désespoir soit, en principe, le seul péché irrémissible, Mauriac le contestera moins que personne. Encore faut-il que le suicidé ait désespéré de Dieu lui-même. Or, d'après le curé de Baluzac, cité par Jean de Mirbel, « il arrive que le désespoir laisse intacte l'espérance ». Formule paradoxale évidemment mais qui s'explique. Pour certaines victimes l'injustice du sort est telle qu'elles n'ont plus rien à attendre de la vie, ni des hommes. Humainement, leur désespoir est logique et, à tout le moins, excusable. Le sera-t-il jamais aux yeux de Dieu ? Peut-être si se détournant de ce monde avec horreur, ces malheureux n'ont plus qu'un désir : se jeter éperdument dans le sein du seul Etre capable d'accueillir leur détresse. Leur opposera-t-on que Dieu leur interdit ce geste libérateur, et qu'au lieu de le trouver, ils le perdent à jamais ? Ils refuseront d'admettre que Dieu soit insensible à une démarche irrégulière peut-être, mais qui, née d'un désespoir terrestre, implique une foi indomptable en son infinie miséricorde. Ce n'est ni par lâcheté, ni par orgueil qu'ils affrontent la mort, c'est par besoin de Celui qui a, pour toujours, vaincu la mort.

Que vaut la solution du cas de conscience ainsi posé, aux théologiens d'en décider. Mais on comprend l'usage qu'en fait ici le romancier jansénomoliniste qu'est François Mauriac.

* * *

Sur ce double aspect de son œuvre, il insiste volontiers et se défend d'avoir écrit une œuvre déprimante. Il le fait avec d'autant plus de chaleur qu'il ne peut nier sa sympathie pour les âmes troubles, sinon pour les âmes perverses. Ce plaidoyer *pro domo*, il le reprenait encore voilà deux ans et dans quelles circonstances ! A Stokholm, à l'issue d'un banquet, lors de son Prix Nobel. « Une immense espérance, dit-il, perce d'un trait de feu les ténèbres que j'ai décrites. Ma couleur est noire et on me juge

sur ce noir, non sur la lumière qui la pénètre et qui sourdement y brûle ». Cette lumière, c'est encore la croyance en Dieu, du moins le sens du péché, c'est-à-dire le sens moral et le sentiment de la responsabilité.

Sans doute ; mais ce besoin de justifier son intention et sa manière, a peut-être poussé l'écrivain à accentuer l'une et l'autre. L'inspiration est devenue application ; l'art, procédé. *L'Agneau* est peut-être le type exemplaire de cette évolution, au terme de quoi le « voulu » sert le spontané au point de le desservir.

Du moins pouvons-nous constater quelle importance attache Mauriac, dans sa théologie, à cette prédominance de la miséricorde divine. Il y insiste notamment dans sa discussion sur l'Humanisme avec Ramon Fernandez [1]. Contre lui et ses frères en laïcisme, il défend la conception chrétienne qui, partant du péché originel, aboutit à la Rédemption, par la mort du Christ, puis par l'Eucharistie, nous associe, dès ici-bas, à la divinité de Jésus. Quelle philosophie propose à l'homme une plus haute promotion ?

Nous retrouvons ici l'admirateur du *Mystère de Jésus*. A plus forte raison dans les pages où Mauriac expose ce qu'est sa vie religieuse personnelle ; où, écartant le Dieu des philosophes, il s'attache de toutes ses forces au « Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob », à ce Dieu personnel qui, pour se rapprocher de nous, a délégué son Fils, non pas revêtu de splendeur comme un Assuérus sourcilleux et gardé contre les profanes par un triple cordon de janissaires ; mais pareil à tous, accessible à tous, bienfaisant à tous, et d'abord aux plus coupables comme aux plus misérables, enfin les aimant tous jusqu'à mourir pour eux et de la mort la plus ignominieuse. Une fois encore sur cet Agneau divin immolé pour les péchés des hommes, Mauriac a écrit de très belles pages.

Pareillement sur cette « angoisse » qui l'a saisi, lui Mauriac, dès son enfance, et qui, changeant d'objet aux différentes étapes de sa vie, n'a jamais relâché son étreinte qu'au pied de la Croix ou devant le Tabernacle.

1. *Paroles catholiques*, p. 94-95. Paris, Plon.

Mais tout cela nous était déjà connu, comme son souci de concilier son œuvre d'artiste avec son activité civique. Ce qui est nouveau, ou presque, c'est l'expression d'inquiétudes et de scrupules jusqu'alors à peu près silencieux.

On sait, en effet, que dans l'action politique qui est la sienne depuis bientôt vingt ans, Mauriac a été souvent sévère à la France et à l'Eglise. Peut-être est-ce la crainte d'être, à priori, partial en leur faveur qui l'a rendu si indulgent à leurs adversaires. Son attitude dans l'affaire marocaine est particulièrement caractéristique. Aujourd'hui, il daigne, en une phrase, reconnaître, en passant, que notre action là-bas n'a pas laissé parfois d'être bienfaisante. Mais jusqu'à présent quel réquisitoire, sans une restriction, sans une réserve, et de quel ton ! Une raideur de justicier infaillible ; une intransigeance d'idéologue inhumain par humanitarisme. Nous souhaitons que tel « repentir » récent soit plus qu'une précaution oratoire ou une clause de style.

Pareillement l'hommage qu'il rend ici à ces petites gens, à ces pauvres femmes notamment, pour qui il avait été si dur dans : *La pierre d'achoppement.*

A plus forte raison, sa condamnation de la haine. En effet, ce doctrinaire de l'amour divin a toujours eu la dent dure et le coup de patte cruel. Ni le respect, ni la gratitude ne l'ont guère retenu : un Barrès, un Baudrillart, un Goyau, en ont su quelque chose. La passion politique devait le pousser au plus aveugle fanatisme, et bien des honnêtes gens ne sont pas prêts d'oublier l'odieuse formule dont il crut accabler un vaincu : « ce vieux mensonge galonné ». En faveur de moins grands, M. Mauriac a atténué certaines épigrammes lancées par sa pétulante jeunesse. Le jour où il aura effacé l'injure que nous venons de citer, nous croirons avec joie à son authentique charité.

Comme on voudrait aussi que l'auteur de *La Pharisienne* ne s'exposât pas à s'entendre dire : *Medice, cura te ipsum.* Sans doute a-t-il du renoncement une conception assez séduisante. Renoncer, d'après lui, ce n'est pas tout refuser, ni même accepter une privation ; c'est juger, domi-

ner, mépriser ce que l'on possède par héritage ou par conquête. Seule la jouissance préalable rend méritoire le détachement, que l'on consent ensuite en connaissance de cause. Encore faut-il qu'on se détache effectivement ? Récemment, un scandale de presse, bien déplaisant pour les catholiques, offrait à M. Mauriac une occasion facile de dégager sa responsabilité, fût-ce au prix d'un sacrifice. Il ne semble pas qu'il l'ait fait ; publiquement du moins.

Je n'apporte aucune complaisance à rappeler ces faits, surtout ici. Mais il faut être conséquent avec soi-même, et quand on « s'engage » non sans fracas d'ailleurs, accepter les conséquences logiques de cet engagement. Surtout lorsqu'on engage plus que sa personne et qu'aux yeux de l'étranger, on se présente volontiers comme le représentant de la pensée française. Quel que soit son talent, peut-être même son génie, Mauriac représente peut-être une partie de notre opinion publique, beaucoup d'autres Français contestent, à tout le moins son autorité. C'est une simple mise au point que je me permets aujourd'hui dans cette revue.

En effet, trop souvent, François Mauriac oublie qu'il n'est pas omnicompétent, notamment dans le domaine religieux.

Il y a quelques mois, à propos de l'intervention en France du Chef étranger d'un grand Ordre international [1] : il a cru le pouvoir civil menacé et, courant à son secours, souhaité le rétablissement d'un concordat entre l'Eglise et l'Etat. Ce libéral réclamant contre un régime libéral, c'est déjà un spectacle curieux. Mais qu'un catholique ait cru devoir lancer en pareille aventure sans réfléchir que ni Rome, ni l'épiscopat ne seraient peut-être soucieux de l'y suivre, voilà qui témoigne de quelque étourderie.

Etourderie encore et non moins prétentieuse dans l'affaire d'Assy. On connaît l'histoire de cette « église-témoin », si je puis dire en matière d'Art religieux, et notamment celle du Crucifix placé d'abord sur le porche. Sans préjuger de sa valeur plastique, et uniquement pour apaiser les émois qui pouvaient aboutir à une querelle, l'évêque intéressé crut

1. Peut-être un *Missus dominici* aurait-il éveillé moins de susceptibilités chez nos anticléricaux. Mais était-ce à M. Mauriac de s'associer à leur mauvaise humeur et de favoriser leurs prétentions de légistes ?

pouvoir le faire déplacer et fixer dans une chapelle latérale. Sur quoi l'éminent écrivain prit feu et flamme et dénia à toute autorité, « fût-elle ecclésiastique », le droit de toucher à une œuvre d'art. Le beau sophisme ! L'Art profane peut réclamer une certaine indépendance, non pas l'Art religieux. Volontairement il se met au service d'une cause qui le dépasse. Il entre dans un ensemble qui a son caractère propre, il assume une fonction qui a ses lois propres. Il ne peut se soustraire ni à celles-ci, ni à celui-là. Chef-d'œuvre artistique peut-être, le Crucifix d'Assy ne répondait pas, semble-t-il, à sa destination religieuse ; en le faisant déplacer, l'évêque ne tranchait pas un problème esthétique, il réglait une situation liturgique. Il usait de son droit, il accomplissait son devoir d'état — qui n'est pas celui d'un romancier.

Ainsi c'est faute de discernement, et donc de discrétion dans les deux sens du mot, que M. Mauriac commet presque chaque jour de malencontreux empiètements. Etonnant prospecteur de certains bas-fonds de l'âme humaine, non moins apte à peindre certaines aspirations supérieures, capable d'ailleurs de polémiques spirituelles, mordantes et, à l'occasion, généreuses, il semble perdre tout son bon sens lorsqu'entrent en jeu ses utopies et aussi, avouons-le, sa vanité. Ce mot va le faire sursauter alors qu'il eût accepté, sans doute, le mot orgueil. Mais son application à parler de sa personne ou de son dernier livre, rendent insupportables maintes pages de son *Bloc-notes* hebdomadaire. Si j'ajoute que l'inspiration générale du journal où il s'est réfugié semble se réclamer de la loge et de la synagogue, on jugera de quelles erreurs surprenantes est capable l'auteur de *Dieu et Mammon*.

Ajouterai-je qu'il semble jouer parfois un jeu plus dangereux encore ? Que méprisant la gloire, il accepte les exigences de la publicité, c'est sans doute résignation aux servitudes professionnelles. Mais ne pousse-t-il pas un peu loin la complaisance ? Un récent recueil de lui comporte une cinquantaine d'illustrations ; quarante-deux sont consacrées à sa personne, à tous les âges, dans toutes les attitudes, sous tous les costumes, depuis l'uniforme académique jusqu'au caleçon de bain ; en toutes com-

pagnies — avec son confrère P. Valéry et avec son chien. Iconographie ici amusante, ailleurs indiscrète, une fois au moins messéante, quand, par exemple, dressé comme un jeune coq sur ses ergots, Mauriac fiancé laisse tomber sur sa future compagne, enfouie sous un affreux chapeau cloche, un regard satisfait et protecteur. Devant cette image dérisoire, on imagine la colère du *Pascal* si cher au héros de cette idylle.

On ne s'attarderait pas à ces misères, si M. Mauriac s'était contenté d'être un grand écrivain. Mais, il ne s'en cache pas, il se croit une mission supérieure. Il organise des croisades, il s'en fait le prédicateur, l'apôtre. Il annonce, que pour lui, la littérature n'offre plus d'intérêt. Ce fut aussi le cas de Pascal, mais celui-ci régla sa vie en conséquence. Nul n'exige pareil sacrifice d'un homme engagé dans le siècle. On souhaiterait seulement un peu plus de charité vraie dans ses prêches qui sont parfois des diatribes, un peu plus de modestie dans les manifestations de son moi. Son autorité y gagnerait en France, et ailleurs.

* * *

Je ne puis plus que signaler ces *Mémoires improvisées* (Gallimard, édit.) où en des causeries, un peu lentes, un peu lourdes peut-être, Paul Claudel éclaire d'une lumière discrète jusque dans sa plénitude tels épisodes de sa vie, la genèse, la lente germination, l'épanouissement d'œuvres comme *Partage de Midi, Le soulier de satin, Cinq grandes Odes*, ou ses récents commentaires bibliques. Et ses relations avec Gide, quel chapitre passionné, tragique même ! On discutera son inintelligence de Corneille, son mépris de Goethe, quelques autres partis pris lourds et puissants. On aura quelque peine, ici et là, à le suivre derrière la première Violaine, Isé ou Dona Musique ; mais, en revanche, que de promenades joyeuses, de perspectives magnifiques, d'ascensions sublimes !

Surtout Paul Claudel ne prend pas la pose.

Ce n'est pas que, devant les hommes du moins, il méconnaisse son propre génie. Il est le premier à se rendre justice. Mais sa bonhomie narquoise rend supportable son orgueil. De même, parce qu'il a peu prêché

aux autres le renoncement, on accepte qu'il ne l'ait pas toujours pratiqué. Et je n'ignore pas que, de 1940 à 1945, il a été plus fidèle à ses antipathies qu'à ses amitiés ou admirations premières. Mais, encore une fois, on ne peut lui refuser quelque indulgence. C'est pourquoi sans l'opposer à son éminent confrère, je voudrais conclure sur deux images à mes yeux bien significatives.

La première c'est celle de Mauriac parmi les étudiants du dernier pèlerinage chartrain, et tendant vers la chaire son masque anxieux, qui connaît un peu les manœuvres des photographes au cours d'une cérémonie religieuse, sait qu'on peut toujours échapper d'un geste à leur objectif. L'auteur de *La Pharisienne* ne s'y est pas soustrait, et c'est tant mieux si son image peut devenir sujet d'édification. Mais je le vois aussi sur un autre cliché, aux pieds de Colette promue Grand Officier de la Légion d'Honneur. Cette posture de l'auteur de *l'Agneau* devant l'auteur de *Claudine* et de *Chéri* me gêne un peu.

Sans détester les consécrations publicitaires, Claudel sait éviter certains rapprochements.

Et voici la seconde image.

Nous sommes à Brangues, ce village dauphinois que rendit célèbre le crime d'un jeune dévoyé, surtout lorsque Stendhal eût dans le *Rouge et le Noir*, fait du pauvre Michou son fameux Julien Sorel. Le drame s'était déroulé à l'église même. Celle-ci n'est pas pour autant — et tant mieux — fréquentée par les touristes. Elle était vide, en effet, quand nous y pénétrâmes naguère. Vide, pas tout à fait. Dans la chapelle de la Vierge, un homme était agenouillé disant son chapelet. La tête ronde, les épaules larges, carrées, tout disait en lui une vigueur qui résiste aux années. Le regard tendu vers l'image de Marie, il demeura insensible au grincement de la porte, au bruit de nos pas sur le dallage, au grincement des bancs sous nos genoux. Visiblement il n'était plus de ce monde. C'est l'auteur des *Cinq grandes Odes*. Devant cette ferveur d'enfant, André Gide aurait eu peut-être un sourire de mépris, un mouvement de colère ; ou, au contraire, un soupir de regret. Plus simplement, nous ne pouvions

que respecter ce silence, et nous sommes partis sans oser attendre celui que nous avions jadis rencontré à Québec, à New-York et, plus récemment, en son château de Brangues même.

N'avoir pas eu la même chance de rencontrer Mauriac dans la solitude d'une chapelle parisienne ou d'une modeste église landaise, ne nous autorise pas à une comparaison pour lui désavantageuse. Pas un instant, je ne mettrais en doute la sincère humilité de sa piété solitaire. Pourtant il me semble que Malagar est moins recueilli que Brangues et cette nuance est peut-être significative. Evidemment, entre les deux hommes, il y a presque vingt ans de différence et, à leur âge, c'est beaucoup. Cependant de ces deux passionnés, de ces deux grands parvenus, et légitimement parvenus, celui que la vie a le plus ballotté me semble avoir toujours été le plus méditatif. Son cadet le voit, avec respect engrangeant sa dernière gerbe. Peut-être l'aîné trouvera-t-il que jusque dans sa volonté d'apostolat, son cadet demeure bien longtemps prisonnier de son moi.

Supposition gratuite, je le confesse, malgré laquelle j'espère n'avoir pas, au cours de mon exposé, cédé moi-même aux entraînements polémiques dont F. Mauriac a dénoncé, lui aussi, les charmes dangereux.

Gaillard de Champris

Mon Eglise et mes enfants

Bon an mal an, sur vingt-cinq naissances au Canada, naît un enfant de foyer illégitime. Ces enfants sans père et sans mère seront sans défense devant les difficultés de la vie. C'est pourquoi j'aime à les appeler mes enfants et ce sont nos enfants. Nous sommes tous responsables de leur avenir et de leur bonheur.

Au début, pour peu qu'on s'intéresse à eux, on commence par faire face à des problèmes individuels qu'on se voudrait voir résoudre au plus tôt. Puis petit à petit on apprend à connaître tous les rouages que la société a créés autour d'eux afin de les soulager des mille et un problèmes qui nécessairement leur sont communs.

Ce n'est pas par hasard mais plutôt par méditation sur l'esprit paroissial que j'ose présenter quatre grandes lignes d'action ; une solution en quatre points :

1) Centralisation.
2) Comités régionaux actifs.
3) Crèche paroissiale.
4) Enfin, placement familial.
Le tout appuyé sur l'*esprit paroissial.*

Généralement, après sa naissance, le bébé est dirigé vers une crèche où il sera gardé jusqu'à l'adoption ou jusqu'à ce que sa mère puisse le reprendre à son foyer qui généralement n'est qu'une moitié de foyer. Il est important de noter immédiatement que dans certains cas la mère peut garder tous ses droits sur son enfant, c'est-à-dire qu'elle peut refuser son adoption et peut pourvoir elle-même à son avenir. Ce sentiment maternel honorable a parfois des inconvénients malheureux. Ainsi, pendant ses premières années l'enfant est élevé dans une crèche (maison familiale inadéquate) ou alors la mère, pour des raisons fort justifiables d'ailleurs, peut désirer son adoption après un an ou deux dans cette maison. D'une façon ou d'une autre, l'enfant court le risque d'un retard physique ou d'un

retard de développement mental et son adoption devient de plus en plus difficile. L'enfant vieillit, l'avenir le guette.

Centralisation

Comme on le constate dès la naissance, on peut discuter longtemps sur la nécessité de recommander à la mère l'adoption immédiate. A cause de cette situation, le premier besoin qui s'impose, est celui d'une centralisation des idées et du travail de base. Un conseil de direction étudiant les demandes et les problèmes de chacun et faisant connaître à chacun ses devoirs, devient une nécessité. Le corps a besoin d'une tête dirigeante, d'une âme sage.

Ce conseil central devient aussi nécessaire afin d'établir une coordination entre les exigences et les besoins de la Province et ceux des villes. Considérons, par exemple, un aspect du problème. La plus grande majorité des naissances est enregistrée à Montréal. Il existe donc une organisation régionale indépendante pour notre ville. Tout le personnel qui y est retenu se trouve limité à Montréal et ses environs, qui se limite en réalité à un rayon de trente milles. On a en plus créé quelques agences ici et là mais leur action est forcément diminuée. Québec et Trois-Rivières ont des organisations à peu près semblables, mais alors qu'advient-il du reste de la Province ? Voilà où la *Centralisation*, en plus d'être la source des idées et des principes, devient le catalyseur de toutes les régions de la Province entre elles.

Comités régionaux actifs

Quand la centralisation aura l'appui des autorités, il faudra alors élargir le champ d'action des unités régionales et afin de les rendre plus vivantes et plus actives, elles auront des directeurs qui seront choisis dans toutes les sphères de la société. Ainsi, on verra siéger des représentants de la loi, de la médecine et des affaires côte à côte avec des représentants d'unions ouvrières et des corps de métier. La sagesse et le cœur ne résident pas seulement chez ceux qui possèdent des titres universitaires. Le

service rendu serait réciproque : ces gens bien pensants donneraient leur temps et en retour leurs vues deviendraient plus étendues dans le domaine humain. Non seulement le public, en s'instruisant, prendrait la chose plus à cœur, mais des préjugés peu à peu disparaîtraient.

L'adoption commence avec des parents anxieux d'avoir un enfant que la nature leur refuse. Le travail de base consiste à connaître ces parents. D'un autre côté, les décisions à prendre sont d'un sérieux tel, et l'homme seul est tellement enclin à l'erreur, qu'on se doit de confier ce travail à un comité sérieux. Ainsi le bon fonctionnement peut se copier facilement sur d'autres organisations qui ont fait leurs preuves. L'enquêteuse sociale qui est dûment qualifiée se présente devant le comité et expose l'histoire complète du cas, puis le comité prend en délibéré les recommandations qu'on lui fait. Enfin il faut se garder plus de temps et plus de prudence pour les cas qui se voient refuser l'adoption. Comme par exemple, les couples en difficultés morales (moins souvent) ou financières (plus souvent) qui pourraient être aidés ou conseillés. La grande majorité des couples qui se sont adressés à moi parce qu'ils se voyaient refuser un enfant en adoption ne me demandent pas seulement que leur désir soit exaucé, ils me demandent surtout à qui ils peuvent expliquer leur cas, ce qu'ils ont fait ou alors ce qu'ils devraient faire pour que leur requête soit acceptée. En effet quand on a le cœur et le courage de vouloir donner son nom à un enfant, on est prêt à tous les sacrifices nécessaires.

La paroisse doit jouer un grand rôle dans cette étude de chaque foyer, son apport est primordial. Si l'adoption et le placement familial sont actuellement insuffisants, c'est qu'on peut difficilement parvenir à faire toutes les enquêtes nécessaires pour assurer à l'enfant le respect de ses droits. A l'heure actuelle, à cause d'un budget restreint le nombre d'enquêteurs est limité. La société débordée de travail à Montréal, se voit dans l'impossibilité de pousser son action méritoire à plus d'un rayon de trente milles du centre de la métropole. Mais on oublie de recourir à la force de la Province de Québec, soit la paroisse. Centralisant les activités de tous les milieux, qui donc mieux que le curé et ses vicaires con-

naît ses paroissiens ? Et comment une infirmière sociale, si capable soit-elle, peut-elle avoir la même connaissance de tous les foyers ?

Le travail supplémentaire demanderait à notre clergé de grands sacrifices, nous le savons, mais les compensations abonderaient par surcroît. Peut-on demander à un prêtre de se mêler de ces choses ? Ils sont mille fois à la hauteur de la situation et il s'agit en définitive de petites âmes à sauver. N'oublions pas que des enfants, nés de mères catholiques s'en vont trop souvent, hélas ! dans des foyers qui ne sont pas catholiques romains et traversent même les frontières quand nous devrions les garder nôtres tout à fait.

Ici, je me permets une parenthèse afin d'insister pour que justice soit faite à tous ces enfants. Par tous les moyens il faut assurer une éducation adéquate à ceux qui sont aptes à faire partie de l'élite de notre pays. Maintenant qu'au XXe siècle ils se trouvent débarrassés des faux préjugés qui les ont toujours stigmatisés ; il doit y avoir le même pourcentage chez eux de vocations que chez les enfants de foyers légitimes. Je vous demande donc ici de penser à des centaines d'âmes de prêtres qui ont été étouffées sous le boisseau.

Le deuxième besoin est donc celui des comités régionaux soutenus par la paroisse. C'est avec un intérêt plus répandu et l'idée de l'adoption plus diffusée que nous commencerons à avoir une solution pour l'avenir. Alors que faire de la situation aujourd'hui ?

Crèche paroissiale

Le système actuel repose sur de grandes crèches où sont groupés plusieurs enfants du même sexe. Cela ne répond évidemment qu'à des exigences économiques. Tous les parents peuvent témoigner que la seule alternative aux allocations actuelles, c'est de réduire les frais initiaux. Ainsi le logement, le chauffage, la buanderie, le secrétariat peuvent être aussi bien absorbés dans un budget que le nombre soit de 100 ou 200 enfants. Le système s'est vu forcément justifié jusqu'ici. Mais l'autre

part de l'équation, qui est sacrifiée, c'est l'esprit familial. On a sacrifié le serre chaude où là seulement peut se développer un esprit et un cœur.

Il serait bon que toute notre élite entre en contact avec nos enfants des crèches. Au point de vue physique, le poids et la stature y sont parfois. Mais trop souvent notre enfant est en retard à tous points de vue : il marche, parle et se nourrit lui-même plus tard et ainsi de suite. Quant au point de vue mental, d'autre part, il faut avoir vu jouer un groupe d'une vingtaine d'enfants de crèche pour réaliser leur manque d'initiative. Vous les verrez rarement en groupe créer des jeux, danser ou chanter comme les autres. Et leur retard scolaire fait foi de ces avances. Pourtant la solution se trouve à notre portée sans quémander le gouvernement : la solution facile, éternelle, on la trouve dans la paroisse. Imaginons dans les grandes lignes comment fonctionnerait ce mouvement.

Nous allons d'abord reconstituer une famille. C'est-à-dire 8 à 12 enfants en moyenne, garçons et filles, répartis en groupes de 3 ou 4. Dans ces groupes de trois ou quatre, vos enfants reconnaîtraient bien vite des frères et des sœurs. A la tête de cette famille : une mère responsable est assistée de trois ou quatre tantes au besoin. L'homme peut régner dans cette maisonnée comme l'a démontré le *Craddle* de Chicago où le système a été mis à l'épreuve depuis vingt-cinq ans. En petit groupe, le support de la famille est assuré, l'affection est distribuée à souhait. Les plus jeunes vont au jeu et à l'école paroissiale, et s'ouvrent aux plus vieux.

Il faut dire immédiatement que pour ce faire, les commissions scolaires locales devront être consentantes à ouvrir leurs portes à nos enfants. Mais on pourrait alors référer ce problème au comité central paroissial.

Ce n'est pas tout d'avoir une famille, il faut lui donner un toit. Il faudra chercher dans la paroisse qui acceptera ce bonheur, une maison de grandeur moyenne, qui cadrera avec le plan de la paroisse. La crèche disparaît, c'est une nouvelle famille qui va se fondre avec toutes les autres belles familles.

Ce foyer familial ne tarderait pas en plus à apporter beaucoup de consolations. En effet, nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de devenir

beaucoup plus exigeant de l'Etat. Il serait plus heureux de se replier sur les œuvres paroissiales, et je me refuse à voir dans la charité que des dons en argent. Faisons plutôt revivre la corvée et développons la charité appliquée. Ainsi tous les paroissiens, tour à tour, sous l'égide du curé, pourraient participer aux travaux manuels. Qu'arriverait-il, puisque plus haut j'ai parlé de consolations ? Coudoyant chaque jour tous ces enfants, ils seront pour la plupart acceptés, aimés puis adoptés dans les foyers de la paroisse. Où il y a des enfants il n'y a que de la joie.

Les crèches garderaient tout de même un grand rôle. N'oublions pas qu'il existe le même pourcentage d'enfants débiles de corps ou d'esprit chez les enfants de foyer illégitime que ceux de foyer légitime. On pourrait, certes, ainsi donner à ceux qui ne peuvent être adoptés des soins plus appropriés, plus patients, l'encombrement n'existant plus.

Notre troisième recommandation, c'est donc la crèche paroissiale ou la famille nouvelle et les familles de la paroisse se complètent les unes les autres.

Le placement familial

Toutefois les paroisses, à l'heure actuelle, ne pourraient pas absorber un nombre considérable d'enfants, et dans l'avenir cette absorption ne pourrait être constante. C'est pourquoi nous devons envisager une autre alternative, le placement familial. Remarquons que ce système a remplacé avantageusement depuis longtemps les crèches dans toutes les autres provinces du Canada. D'une part, l'épreuve s'en trouve donc faite d'avance, et d'autre part, Dieu sait que les familles charitables ne manquent pas en notre province. Voilà de beaux gages de succès.

Les demandes ont toujours été très grandes et cela depuis longtemps. Ainsi, à la suite d'une causerie radiophonique sur le thème général : l'adoption, nous recevions une cinquantaine de lettres de bonnes gens qui avaient déjà fait une requête en ce sens et qui s'étonnaient qu'on ne puisse pas leur laisser exercer la charité qu'ils demandaient. Malheureusement, leurs domiciles n'étaient pas dans le rayon de trente milles du centre d'adoption. A l'heure actuelle, il est presqu'impossible d'enquêter sur les

possibilités de placement par toute la province. On se doit de connaître le milieu et les traitements que recevront les enfants et si on s'en tient à des visites fréquentes par des infirmières sociales, le coût devient inabordable. Mais qui connaît mieux ses familles que le pasteur et ses vicaires. Quelle facilité si tout le monde se met à la tâche !... Quel résultat !...

Vous demandez pourquoi une famille prendra un enfant en placement familial plutôt qu'en adoption. Voici un couple au début de la cinquantaine, leur famille est élevée, ils sont seuls tous les deux, le plus souvent, la force et le cœur ne leur manquent pas. Mais ils n'osent plus entreprendre l'adoption et cela pour des raisons économiques. Advenant à leur âge des difficultés financières ou un décès prématuré, ils ne peuvent pas se rendre garants de l'avenir de cet enfant et imposer des sacrifices à d'autres de leur famille qu'à eux-mêmes. Si cette échéance arrive exceptionnellement, l'enfant doit s'attacher à un autre foyer. Les échecs seraient rares, les enfants bien gardés.

Notre quatrième recommandation, c'est le placement familial étendu à toute la Province et ceci grâce, encore une fois, à la sagesse paroissiale.

Pourquoi ai-je osé en appeler à la paroisse et tout bâtir ce petit monde, utopique jusqu'ici, avec l'aide de celle-ci. La paroisse c'est le noyau de notre Eglise et si mon Eglise a toujours été une source de consolation, c'est qu'on y a trouvé l'unité, la sagesse et la justice, mais à travers les âges, les guerres, les révolutions et les persécutions, si mon Eglise est toujours demeurée la même c'est que son action illimitée se puise sans cesse dans la paroisse. C'est pour la même raison d'ailleurs que comme laïc j'ai quand même rêvé d'aborder un problème qui a été jusqu'ici laissé à des religieux. Cette force qu'est la paroisse, je sens que j'en fais partie et si jamais la paroisse devient stagnante c'est parce que les fidèles négligent leur devoir et oublient qu'ils font intimement corps avec elle. Sous les directives de son pasteur, le paroissien actif doit s'intéresser à sa vie, y communier, y coopérer.

Humblement, Seigneur, je n'espère que le bonheur de mes enfants...

Dr Dagenais-Pérusse

Evocations de la Provence chrétienne

Les rives ensoleillées de la Provence sont à trois heures de vol des méandres brumeux de la Tamise. Pour nous y rendre cette fois, nous prîmes un tapis volant d'Air-France avec escale à Paris, ce qui nous permit de connaître en route les délices de l'*épicurean*, avion de luxe Londres-Paris où l'on vous sert à dix mille pieds d'altitude le plus merveilleux des repas aériens.

L'atmosphère était d'une pureté céleste, pourrait-on dire : un bleu intense irradié par un soleil étincelant nous servait de coupole ; au-dessous de nous, le tapis vert et fauve des champs et des prés bénis par les épis d'or et les vergers multicolores ; puis les coteaux en pente douce alourdis par les grappes des meilleurs crus du pays. Le personnel du bord, prévenant et omniscient, donnait une petite leçon de géographie pratique aux innocents, avec la demi-tasse et la fine traditionnelles. On ne parlait plus, on ne regardait plus les magazines : notre avion ayant grimpé les pentes rousses et rugueuses de l'Estérel, chacun voulait être le premier à crier « La Méditerranée ! » Mais ce fut un ah ! collectif quand on aperçut enfin ce vaste manteau bleu et immobile, dirait-on, qui baigne la Provence et d'autres terres chrétiennes.

Les impressions visuelles qui s'entassent devant tant de beauté trouvent difficilement le temps et les mots pour les fixer. Les Alpes Maritimes, vues d'en haut et avec un horizon sans fin, prennent une tout autre valeur dans l'imagination et la mémoire. Le spectacle de cet extraordinaire mariage de pics dénudés, de collines verdoyantes, de la grande mer bleue, se précise dans l'étonnante diversité de la côte, où les épousailles s'affirment par des anses, des promontoires, des coupures, des plages et des calangues servant de cadre aux villes et aux villages qui nous envoient d'en bas leur muette invitation.

Au bord de la mer, à la tête de l'ample Baie des Anges, l'aéroport de Nice-Californie a une couleur et une personnalité bien particulières. En débarquant de notre confortable quadrimoteur, nous sentons que

nous ne sommes plus dans une métropole comme une autre : le cadre, l'odeur, l'atmosphère rutilante, la vivacité des gens, l'habillement sommaire des badauds, le lent affairement de la manutention, tout indique que le temps est à nous et que la vie est belle. Cette arrivée à Nice par la voie confortable des airs, nous fait oublier les inconvénients des longs voyages de quatorze heures par train dans des voitures toujours surchargées, que nous faisions autrefois pour répondre à l'appel de la Provence aux mille attraits généreux.

* * *

Les premiers chrétiens étaient venus en Provence par la voie de la mer, par ces routes marines que les Phéniciens, les Grecs et les Romains ont tracées dans l'histoire. Les traditions provençales et les cultes locaux font venir en Provence au premier siècle de notre ère aussi bien Lazare et ses deux sœurs Marthe et Marie, que Maximin, l'un des soixante-douze disciples, et les deux Marie Jacobé et Salomé avec leur servante Sara l'Egyptienne. Fuyant la persécution d'Hérode Agrippa en 42, ils seraient montés dans une barque sans voiles que la Providence dirigea miraculeusement sur les côtes de la Camargue. Débarqués à l'embouchure du Rhône à l'endroit occupé aujourd'hui par le village des Saintes-Maries-de-la-Mer, les deux Marie s'y fixèrent avec leur servante. C'est pourquoi depuis le haut moyen âge, le village des Saintes-Maries est resté un lieu de pèlerinage pieusement fréquenté. La vieille église romane des Saintes-Maries surplombe le delta désolé du Rhône. Les reliques vénérées des deux saintes qui s'y trouvent, sont vénérées chaque année en mai et en octobre. A la même époque, les romanichels, venant de tous les points de l'Europe, convergent vers l'antique village pour faire leurs dévotions à Sara l'Egyptienne, leur patronne.

La tradition veut que Lazare alla évangéliser Marseille, dont il devint le premier évêque ; tandis que Maximin se rendit à Aix, en donnant plus tard son nom au grand monastère des Pères Dominicains à Saint-Maximin du Var. Quant à Marthe, elle visita Avignon puis Taras-

con, où la légende veut qu'elle dompta par la douceur un dragon qui y répandait la terreur. Selon la *Légende dorée* de Voragine, Marie se retira dans une grotte de la montagne de la Sainte-Beaume entre Marseille et Toulon, que lui avait préparée la main des anges, pour y vivre durant trente ans à l'insu de tous en contemplant les choses célestes. Respectant la piété des pèlerins et la sincérité des cultes locaux, nous n'insisterons pas sur le fait que la tradition provençale de ces premiers évangélisateurs n'apparut qu'au Xe siècle, et qu'elle voit une rivale dans la tradition bourguignonne, et même dans des traditions orientales qui gardent ces premiers amis du Christ à Chypre et en Asie Mineure.

Les premiers chrétiens arrivés à diverses époques sur les côtes de Provence ont pénétré en France par le Rhône, pendant que plusieurs s'égaillaient dans les vallées des Alpes Maritimes pour porter à leurs habitants le témoignage du Ressuscité avec ses règles de vie chrétienne. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir tant d'églises et de chapelles accrochées aux flancs des montagnes à pic, au cœur des villages juchés dans les profondeurs des Alpes, et servant de lieu de dévotion et de vie sociale à des générations de hardis provençaux, qui y ont amassé de pittoresques légendes traduites dans de pieuses coutumes dont nous eûmes l'occasion de constater la permanente dévotion.

Depuis que des routes excellentes ont ouvert le chemin le long des gorges qui permettent de monter jusqu'au cœur des massifs bordant la Méditerranée, tout un chapelet de petites églises s'arcboutant sur le roc sont découvertes par le voyageur intéressé à l'art sacré. Sur la route automobile qui va de Nice à Grasse en coupant les Gorges du Loup, les églises vétustes de Gagnes et du Rouret représentent la vieille tradition campagnarde. Ville de jardins, de parfums et d'art, Grasse possède une belle église métropolitaine pour son évêque. De là, on peut filer sur Saint-Paul aux murs antiques et à Vence la coquette, où des pèlerins et des curieux vont admirer la fraîche chapelle des Sœurs Dominicaines, que le grand Matisse a ornée de sobres et vigoureuses peintures murales et extérieures. Le Chemin de la Croix peint en vrac sur un seul mur est

une excellente étude d'art dessinatoire. Pour faire contrepoids dans la même ville, le peintre Chagall orne la chapelle ronde des orthodoxes avec une Crucifixion multicolore et des peintures pieuses symboliques, faisant contraste avec le noir et blanc que Matisse a légué à la chapelle dominicaine.

Les grands peintres à la mode semblent ainsi retourner à l'église, qui a toujours été pour les maîtres du pinceau un laboratoire et un studio plein d'inspiration. A l'église de La Ciotat, par exemple, le pinceau si original d'Albert Gleizes avait commencé à dessiner des tableaux religieux et des maquettes de vitraux et de mosaïques, quand la mort vint enlever ce maître inimitable du cubisme et de l'art abstrait au service de l'idéal religieux. Chaque village voudrait inviter des peintres de talent pour offrir au Créateur et à son divin Fils les prémices de leur art.

De l'autre côté du Var, en remontant vers la frontière italienne ou simplement les premiers contreforts des Alpes, la route en pente qui mène à Sisteron ou à Saint Martin-Vésubie, vous offre les vieilles églises aux murs énormes de Sospel, de Puget, de Digne, de Peille ou du pittoresque pèlerinage de Notre-Dame tout au début de la route inoubliable qui mène aux Gorges roses de Cians en plein massif alpestre. Le contraste entre la haute montagne et la guirlande des petites et grandes villes de la côte n'affecte pas beaucoup le caractère des églises qui s'égrènent depuis Menton jusqu'à Fréjus, Seul le grand monastère de Saint-Honorat, dans les îles Lérins en face de Cannes, possède l'originalité du cloître ancien, avec son architecture romane remontant aux sources du moyen âge. Et que dire des grandes cathédrales d'Aix, de Marseille, de Saint-Gilles et d'Arles qui gardent pour Dieu le large delta du Rhône, non loin des plages d'arrivée des premiers chrétiens.

* * *

« Tu es notre mère à tous, ô Provence ! Ton sol bénit produit abondamment tout ce que le Créateur a voulu prodiguer pour le bien-être de ses enfants. Tes vignes dorées ou violettes croissent paisiblement sous

l'éternel sourire d'un firmament translucide. Les chaudes étreintes d'un soleil sans nuages font germer ton blé vert et blond. Et ce retour indéfini des merveilles de la terre inspire les lois tacites qui règlent la vie de tes villages et de tes familles. Qu'ils soient perchés sur le flanc des collines altières qui bordent ta grandeur, ou sur les rivages sereins de tes côtes tourmentées par la mer qui reflète la limpidité de ton âme, tes habitants trouvent dans ton propre sein l'innocente inspiration de leur art, de leurs chants et de leurs danses. Et leur histoire de paix et de gloire est écrite comme pour Rome, sur les murs en ruines de tes vieilles citadelles et de tes villages abandonnés ».

Ce n'est ni Mistral, ni Aubanel, ni Roumanille qui parlent ainsi : mais un brave vicaire de Saint-Tropez, venu pour prêcher en provençal aux habitants de Gassin, ce nid d'aigle sarrasin qui domine la côte varoise entre la baie de Cavalaire et celle de Saint-Tropez. Coquettement assis sur une colline d'où le regard peut plonger sur les recoins les plus secrets de la Côte des Maures, Gassin présente son antiquité sur les murs de ses vieilles habitations, sur ses rues étroites, sur ses puits d'une architecture délicieuse où d'archaïques auvents gardent jalousement la pureté et la fraîcheur de leur eau. Ses habitants y vivent heureux, partageant leur suzeraineté entre la mairie et l'église. Gassin n'a pas de potins. Une vieille ânesse débonnaire leur sert de liaison avec le monde extérieur : car deux fois par jour, cette ineffable bourrique porte le courrier jusqu'à la gare minuscule au pied de la colline.

Mais voici que ce dimanche, Gassin est en fête ! Du haut de son clocher, le curé du village et quelques fidèles paroissiens scrutent la route en lacets qui mène de la vaste plaine jusqu'à la place de l'église. « M'sieur le curé ! M'sieur le curé ! ne voyez-vous rien venir ? » Qu'attendent-ils ? Ils attendent les artistes de l'Académie provençale qui doivent donner tout son relief à la fête.

« Les voici ! Les voici ! » Les autos s'arrêtent sur l'étroite esplanade. Le cortège se forme. En tête, un athlétique tambourinaire des Arcs ouvre la marche. Tout vêtu de blanc, avec un bonnet et une large ceinture rouge,

il joue son flageolet d'une main et frappe de l'autre la peau tendue de sa caisse. La plaine et les coteaux sont réveillés par les échos de cette étrange harmonie. A ses côtés, l'air sérieux, apparaît le président de l'Académie provençale. Le groupe compte plus de trois mille adhérents, tous amateurs, qui rayonnent dans toute la Provence et qui se hasardent même jusqu'à Paris et jusqu'à New-York, pour montrer tout ce que l'art et l'esprit provençaux ont offert et peuvent encore offrir à l'embellissement de notre civilisation. Accortes dans leurs beaux atours, les « artistes » suivent, accompagnées de leurs partenaires masculins, beaux gars de Provence qui nous révéleront tantôt des talents remarquables. Mais leur première visite est pour la maison de Dieu !

L'étroite église de Gassin offre aux fidèles accourus du village et des hameaux voisins, la sainte nourriture d'une messe provençale. Debout dans le chœur, le tambourinaire ouvre la cérémonie et en accompagne les principales phases des vieux airs du pays et des hymnes traditionnels qui prennent une étrange résonance. Le solo pendant l'élévation, en particulier, prend un ton émouvant et triomphant vraiment remarquable. Le cantique aux Saintes Maries et le « Mi sieu plega », air du XVIIe siècle, permettent de se rendre compte de ce que peut donner un tambourin en une aussi sainte occasion.

Et après l'*Ite missa est*, l'officiant bénit un sarment de vigne que le cortège porta ensuite en grande pompe jusqu'à la place de l'église. Selon le rite, le prêtre revêtu de ses riches habits, y mit alors le feu. Et pendant que le sarment et le bûcher flambaient au vent, nous assistions à la « danse sacrée de la souche ».

Pour le déjeuner de midi, on s'égaille dans l'unique restaurant du village, dans les maisons hospitalières des paysans et surtout dans les bois ombrageux et parfumés qui servent d'auréole à Gassin. Puis après la sieste qui s'impose, on se retrouve sur la place du village où les « artistes » provençaux sous le haut patronage du curé de Gassin et des organisateurs de la fête, vont exécuter les pas compliqués et charmants des danses locales. Voici la « danse de la moisson », magnifiquement

exécutée par une jeune fille armée d'une faucille et d'une gerbe de blé. Voici le fameux « brandi » de la Provence alpine et celui de la Basse-Provence. Voici enfin la « marinière » enlevée avec un entrain endiablé qui aurait fait mourir de jalousie le cosaque le plus alerte. N'ai-je pas entendu dire, en effet, que c'est auprès des maîtres de danse de la Provence que sont venus s'inspirer les rénovateurs de la chorégraphie russe.

Voici enfin la « danse corporative des filandières ». Autour du mât paré de rubans multicolores, les petites coiffes et les larges robes des danseuses s'agitent avec cadence pendant que les roulements du tambourin ponctuent les trilles du flageolet. Avec la « danse des cordières », un vieux beau, armé d'un énorme pistolet, vient remplacer le mât. Sans manquer le pas, les doigts agiles des danseuses tissent autour de lui des nœuds compliqués. Pris dans ces mailles multiples le vieux beau pense se dégager en tirant un coup de pistolet pour effrayer les cordelières. Mais il rate son effet, car son arme vétuste fait mouche. Alors il change sa capsule, et tout fier, sourit aux échos d'un craquement archaïque qui va fouiller les mamelons chenus du massif des Maures.

* * *

Sur toute la côte varoise, les fêtes provençales se succèdent de village en village pendant tout l'été. Ramatuelle, Cogolin, Grimaux, d'autres endroits charmants, pavoisent tour à tour leurs rues pittoresques. On attend les événements pendant que les hommes du village jouent d'interminables parties de boules.

Cavalaire, qui prend vanité d'être une des plus belles plages de la côte, ajoute aux boules d'innocentes courses au canard, de charmantes régates et surtout de belles illuminations du bord de la mer. Villageois et estivants jonchent pêle-mêle le sable d'or que vient mouiller, tout là-bas, le flot timide de la grande bleue. Tout le monde est heureux. Mais les Cavalairois le sont doublement, car ils viennent d'avoir un nouveau conseil municipal et un nouveau maire qui se promène dans la foule, la gloire inscrite sur son visage.

Les premières pétardes des feux d'artifices nous font oublier l'écharpe du maire. Des gerbes rouges, roses, bleues et vertes grimpent vers le ciel et s'effacent dans la nuit, comme les bonnes intentions des gens. Un grand chien hurle à la pluie d'étincelles que crache un tourniquet lumineux. L'unique garde-champêtre de l'endroit s'efforce de maintenir à bonne distance des fusées des groupes d'enfants qui piaillent. Hilare et bavant de joie on voit apparaître dans un feu de Bengale éphémère, le chef de gare de Cavalaire. Des gosiers assoiffés font la navette entre la plage et les bars de l'Hôtel des Bains ou du Lido. Et soudain dans toute cette foule des « ah ! » d'admiration : un dernier feu d'artifice nous révèle au milieu de tourbillons multicolores et multiformes, accompagnés de claquement de pétards, un pavois lumineux où dansent en lettres de feu ces mots magiques « Vive Cavalaire ». C'est l'apothéose. Aussitôt les trombones et les violons reprennent leur chahut. Des gamins allument les lanternes vénitiennes au bout d'une perche. Un cortège se forme pour se diriger vers la place où l'on dansera sur de vraies planches. Les gens les plus posés se sentent soudain emportés comme fétus de paille par une bande de fous qui se tiennent les mains pour danser l'inévitable farandole, la sarabande classique qui confirme le règne de la franche gaieté méridionale. Ça, c'est la Provence !

Le lendemain, nous prenions la route de Marseille, pour revoir encore une fois Notre-Dame-de-la-Garde, et entendre peut-être un marin répéter avec ferveur « Bonne Mère ! Ne nous quitte pas de l'œil ! » La crypte est toujours tapissée d'ex-votos et de béquilles de miraculés, ainsi que des petits bateaux qui témoignent pieusement de la bienveillance de la Vierge pour les hommes de la mer. Et bientôt, les larges ailes d'un quadrimoteur d'Air-France nous feront franchir d'un bond formidable et rapide la traversée aérienne des bords enchanteurs de la Méditerranée au sourire captivant de Paris : à bord, les yeux fermés, nous mettons de l'ordre dans les expériences et les sentiments multiples qui se bousculent dans notre mémoire pour y fixer l'image de la Provence chrétienne.

Nina Greenwood

Le sens des faits

L'amour au Télé-Théâtre

Le dimanche 5 décembre, l'équipe de télé-théâtre de Radio-Canada donnait en pâture aux spectateurs *La Maison de l'Estuaire*, une pièce d'Edward Percy, traduite par Marcel Dubois. *La Maison de l'Estuaire* (*Ladies in Retirement*) met en jeu le mystère de l'amour sous ses multiples formes : amour d'amitié, amour fraternel, amour conjugal, amour de la vertu, amour de Dieu jusqu'au don de soi dans la vie religieuse, amour du devoir d'état, amour sensible, amour sensuel, voire : animal...

Ce n'est pas la première fois que la télévision nous donne le spectacle de l'amour. On peut même dire qu'il a constitué cette année le thème favori du télé-théâtre, sous l'un ou l'autre de ses aspects, de préférence sous tous ses aspects. On n'en veut administrer d'autre preuve que le titre de cette pièce étonnante, *Masks-off*, représentée le jour de Pâques, et cette autre, dont le nom présentement nous échappe, jouée le soir de l'Epiphanie, mettant en scène, sous des couleurs passablement marocaines, l'amour conjugal d'une jeune parisienne et d'un grand seigneur du Maghreb venu suivre à Paris quelques cours de Sorbonne... Il est sans doute permis de voir dans cette persistance plus qu'une coïncidence : une intention.

D'autant que chaque pièce reprend le thème sous le même biais : celui de l'amour impossible. Savamment montées, admirablement jouées, ces pièces (pour ne point parler des autres) s'efforçaient de mille manières de dévoiler le caractère foncièrement égoïste et vulgaire du visage apparemment le plus pur de l'amour. L'équipe du télé-théâtre de Radio-Canada s'était donnée pour tâche, cette année, de démontrer par la scène l'authenticité de l'amour...

* * *

L'amour, comme tentative d'asservissement de l'être aimé, c'est-à-dire comme consentement donné par lui à sa propre mise en esclavage, tel que le représentait le drame « marocain » de l'Epiphanie, porte un visage heureusement par trop reconnaissable. Lorsqu'on nous dépeint l'amour comme exigeant l'asservissement de la liberté de l'autre « en tant que liberté, c'est-à-dire son asservissement par elle-même » [1], on est sans doute aux antipodes de ce dont on parle, et cet amour-là, amour de soi poussé jusqu'à l'anéantissement de l'autre, n'est plus qu'un égoïsme forcené et n'a de l'amour qu'une similitude verbale des plus équivoques. Un spectateur tant soit peu averti d'existentialisme a tôt fait de reconnaître

1. Jean-Paul Sartre, *Etre et Néant*, *p.* 473.

dans le drame du soir de l'Epiphanie une présentation de l'amour qui laisse, sans le dire, le spectateur aux prises avec cette description de l'acte d'aimer dans l'*Etre et le Néant*, à laquelle Sartre ne donne pas même l'impression de croire et qui n'est qu'une atroce caricature, la plus parfaite négation de l'amour qu'on puisse souhaiter. Mieux vaudrait faire tomber le masque, en effet (*Masks-off*, du jour de Pâques), et donner à l'amour sartrien, dont on n'essaie même pas de camoufler le visage, son vrai nom : la haine, puisqu'un tel « amour » aboutit en fait, par « négation interne » [2], à la mise hors de jeu d'autrui, pulvérisé par moi au sein de *ma* liberté !

Quant au thème de la peur, développé par *Masks-off*, comme situation concrète me révélant enfin l'authenticité de mon existence, et dont la pièce du jour de Pâques fait application ingénieuse à l'amour, *Les Mouches* et *Huis-Clos*, de J.-P. Sartre, le donnent pour inauthentique. Ceci veut dire que le visage enfin découvert, dont l'angoisse s'est chargée d'enlever le masque, n'est pas davantage authentique. Les spectateurs emporteront donc cette impression, vivement ressentie, que l'amour est un masque, le plus véritable étant encore l'amour qui se sait déloyal et consent à son inauthenticité.

La Maison de l'Estuaire, viendra, en point final, affirmer que nul n'y échappe : les masques sont interchangeables. Ici, la tentative d'asservissement va si loin que, dans l'acte d'aimer, le crime est décidé, appuyé, croit le spectateur, sur l'amour fraternel. Mais cette prétendue fraternité, avec l'amitié qui en prend prétexte, apparaîtra brusquement, d'un coup, pour ce qu'elle est aux yeux de l'auteur : égoïsme calculé, froidement intéressé. Il n'est jusqu'à la vertu, dont on entend dire qu'elle est « une hypocrisie ». Quant à l'amour de Dieu aboutissant au don de soi dans la vie religieuse, la Sœur Theresa laissera volontiers entendre qu'il est, lui aussi, un masque, et ne va pas sans calcul...

* * *

Le jeu est admirable, la présentation parfaite. La réalisation de Pierre Dagenais pour la télé-caméra, sans bavures. Décors, costumes et interprètes font honneur à Lucille Janisse, Pierre Delanoe, Antoinette Giroux, Germaine Lemoyne, Estelle Mauffette, Thérèse Cadorette, Lucile Cousineau, Julien Bessette, pour ne parler que de la dernière pièce. L'équipe du télé-théâtre de Radio-Canada est, sans nul dit, une très grande équipe. La lourde atmosphère déprimante, faite d'an-

2. Jean-Paul Sartre, *Etre et Néant*, p. 405.

goisse et de révolte inconsciente devant l'absurdité de l'existence — ici, l'inauthenticité vécue de l'amour — pèse aussitôt, dès les premiers instants, et sans répit, sur l'âme du spectateur, rivé malgré lui au téléviseur et qui tient le fond de ses poches pour se garder d'applaudir aux passages les plus atroces, les plus blasphématoires, en domaine d'amour vrai. C'était le même air irrespirable dont on nous abreuvait, et le même envoûtement malsain qu'il fallait subir, il n'y a pas si longtemps, aux représentations parisiennes des *Mouches* et de *Huis-Clos*, voire : des *Mains Sales*, de M. J.-P. Sartre. Mais le fait qu'on soit « pris », sans possibilité de recul, du commencement à la fin, est à l'honneur du jeu et met en valeur la qualité scénique des acteurs et du drame. Il ne faut surtout pas donner au spectateur le temps de réfléchir, et quand il réfléchit, la pilule est avalée et peut faire ses ravages ; il est trop tard...

Il est trop tard, oui, car tout le monde n'est pas philosophe et n'a lu Jean-Paul Sartre. La parole de Voltaire pourrait, ici, servir d'exergue à toute littérature existentialiste : « Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose » ! Peut-être n'est-il pas si facile, parmi les situations concrètes, de choisir les plus inextricables, nées d'options bassement calculées, et c'est un mérite, pour l'équipe du télé-théâtre, comme c'en est un pour la phénoménologie étonnante de Monsieur J.-P. Sartre, d'en souligner magistralement la description angoissante et absurde. Il est plus facile de n'en donner qu'une interprétation conforme aux apparences, en s'évitant de croire qu'il puisse exister, dans l'amour, une profondeur. *Ladies in Retirement*, dont les artistes du télé-théâtre ont fait *La Maison de l'Estuaire*, n'est point un « drame policier », fût-il doué « d'une finesse étonnante », n'en déplaise à qui le dit. C'est un témoin de cet existentialisme anglais, teinté de positivisme à la Russell, plus pernicieux encore que celui de Sartre.

* * *

Qu'on le veuille ou non, *La Maison de l'Estuaire* s'insère dans ce monde d'aujourd'hui, en situation concrète d'hostilité et de haine, et l'équipe du télé-théâtre, au nom des principes inavoués qu'elle professe, n'en peut ignorer la conjoncture. Il suffisait de discerner la place géographique de la nation canadienne sur une carte du monde déployée autour du Pôle Nord pris comme épicentre pour s'en persuader : Dans un monde qui s'apprête à se refermer sur lui-même dans les ténèbres d'un cataclysme sans précédent, le désespoir distingué de nos existentialistes n'est plus de mise. L'absurdité de l'existence, dépassant largement les perspectives ouvertes par Monsieur J.-P. Sartre, confine maintenant à l'éviction totale de l'amour.

C'est pourquoi, toucher à la vérité de l'amour c'est éteindre l'étincelle de vérité, peut-être l'unique étincelle, qui puisse encore éclairer nos frères les hommes, assez pour les sauver de la « néantisation » entrevue par Monsieur Sartre, et c'est un grand péché, dont les répercussions sociales pourraient, demain, s'avérer démesurables. L'amour existe ; il est vrai et profondément humain d'aimer. N'en déplaise aux équipiers du télé-théâtre. Et si le masque de l'amour est facile à prendre, rien n'est moins imitable que l'amour, car l'amour ne ment pas. Quand jaillit dans une âme d'homme cette flamme haute et claire, une force explosive éclate, contre laquelle nul ne peut rien, capable encore de soulever le monde des hommes. « Nous avons connu l'amour, nous, et nous y avons cru » [1]. Devant l'urgence du fait, et parce que cette critique se veut constructive, nous proclamerons très bientôt, ici même, dans un prochain article, à la face des artistes du télé-théâtre, *le mystère de l'amour vrai.* S'ils professent ne point y croire, tant pis. Mais nous aurons le droit de penser, alors, qu'il est regrettable pour un si grand talent d'être au service d'une si méchante cause...

Fr. Benoît Pruche, O. P.

Ottawa, Collège Dominicain

Réponse à Erasmus, « celui de Québec » [2]

Il est bien difficile de répondre, sans l'accuser, à un critique poli qui conclut : « Si j'ai mal compris, qu'on me réponde », quand personnellement on se dit : ou je me suis mal exprimé, ou c'est moi qui ai mal compris. Essayons, mon cher Erasmus, de nous éclairer mutuellement.

D'abord, il faut vous dire que le point de départ de Vie des Lettres et Histoire canadienne [3], *ce qui m'a décidé à écrire ce livre, est nettement expérimental et tout à fait personnel. Constatant, d'une part, comment des étudiants canadiens-français pouvaient se passionner pour les débuts des lettres médiévales, latines aussi bien que françaises, et notant par ailleurs chez ces mêmes étudiants comme chez bien d'autres une profonde indifférence, frôlant le mépris, pour tout ce qui est genèse et devenir des lettres françaises en Amérique, j'ai voulu savoir et analyser pourquoi le fait littéraire canadien, qui me paraît mille fois plus actuel, aussi passionnant, aussi vivant et « unique » en histoire littéraire, était mis en doute. Et c'est alors qu'a commencé l'histoire de mes gaucheries... ou celle de mes erreurs : le point à élucider.*

1. 1ère lettre de saint Jean, 4, 16.
2. Billet paru dans l'*Action Catholique*, nov. 1954, et signé : *Erasmus* ; le titre : *De la Genèse à Saint-Denys-Garneau.*
3. Paru aux Editions du Lévrier, Montréal, 1954. 80 pages.

J'ai cru m'apercevoir que nous (moi et mes semblables) étions victimes d'une conception statique, romantique, trop ordonnée et bourgeoise, de la vie des lettres et surtout de l'histoire de cette vie. Nous n'étudierions que certains auteurs déjà connus, nous n'aimerions que ce qui est bien écrit, sans référence aux idées, nous jugerions souvent d'après les autres, c'est-à-dire sans référence à notre propre passé, à notre milieu, à nos origines linguistiques et autres.

Tout naïvement j'ai cru qu'il était possible d'élargir les cadres, d'ouvrir de nouveaux horizons à notre vie littéraire en faisant appel aux lois toutes récentes de la phénoménologie littéraire et surtout en insérant le FAIT de nos lettres dans une histoire des idées et de la culture occidentale. Et toujours à la poursuite du même grand rêve naïf... où, chose possible, j'ai cru que le fait littéraire français en Amérique devait être d'abord purifié de certaines idées, de certains schèmes et cadres tout faits : v. g. facteurs chronologiques et géographiques qui valent peut-être en histoire politique mais qui valent beaucoup moins en histoire littéraire. A différence d'objet, différence de méthode.

Puis j'ai cru que pour être située dans une histoire des idées et de la culture, notre histoire des lettres, parce qu'histoire en devenir, se devait surtout de remonter à ses origines et à tout ce qui a pu l'influencer de près et de loin. C'est alors que je me suis souvenu (après le point de vue expérimental, le point de vue subjectif) que les plus belles heures de formation littéraire que j'ai connues furent celles où M. Jean nous expliquait Homère et Xénophon et celles où M. l'abbé Robert Côté nous expliquait les Géorgiques ; j'ai appris par la suite que le moyen âge latin avait façonné notre langue et notre grammaire et je savais déjà que nos auteurs étaient, en principe du moins, chrétiens et donc qu'il y avait en eux un peu de judaïsme ; ce que les faits ne contredisaient pas. Guidé par un principe de méthodologie bien connu, à savoir que toute étude historique qui ne conduit pas son objet des origines à nos jours, risque de ne pas avoir de sens, *j'ai pensé que nous devrions, pour nous reconnaître, nous situer et* avoir du sens, *tenir compte de nos origines judéo-chrétiennes et médiévales... quitte à remonter à Moïse et à Homère.*

Nous nous comprenons bien ? Il ne s'agit pas d'une étude et d'une connaissance complète du fait juif, du fait gréco-romain et de la civilisation médiévale, mais pour le professeur et *l'étudiant peut-être, d'une connaissance « de culture » et d'idées : connaissance de ce qui est arrivé avant le fait canadien, de ce qui a pu l'influencer. Il n'est pas nécessaire de passer par Confucius, ni de tout apprendre pour rappeler ses* antiquités *canadiennes et ses antécédents médiévaux : il existe, en plus, d'excellentes*

histoires des littératures anciennes. Mais il est nécessaire de sortir un peu de nous-mêmes si nous voulons nous comprendre, nous accepter et apprendre le sens de notre histoire. Une étude historique qui commence et finit abruptement par deux dates, deux noms, v. g. 1760... et 1943 ; F.-X. Garneau... et Saint-Denys-Garneau, risque de ne rien laisser à l'esprit, sinon des mauvais souvenirs. Ça fait penser à la salle de cinéma : 1. obscurité, 2. le film... de la littérature canadienne-française de la Province de Québec, 3. obscurité, 4. On sort 5. C'est fini, 6... ?

S'il y a un peuple qui a besoin de se situer dans l'histoire pour s'aimer, précisément parce qu'il est isolé, c'est bien le nôtre. Notre histoire littéraire ne sera intelligible et aimable que si elle a du sens ; or, une connaissance littéraire « canadienne » qui vise l'intelligibilité doit s'élever au-dessus de 1760, 1867 ou autres dates : elle doit chercher à s'insérer dans une histoire des idées si elle veut pouvoir « parvenir à jeter sur le passé ce regard rationnel qui comprend, saisit et en un sens explique ».

Parce que, dans son manuel de littérature latine, Jean Bayet relève « l'importance des phénomènes de civilisation et de langue même avant qu'éclose une littérature écrite » (p. 10 de l'édition 1953), parce qu'il remonte jusqu'aux Indo-européens pour expliquer les Latins, son manuel, qui en est à sa sixième édition, ne déshonore personne et ne fait d'ailleurs sourire personne. Plus près de nous : The Cambridge History of American Literature consacre ses premières pages à l'étude de points de vue folklorisques of the English folk who became Americans. Quelques lignes, oui ; mais n'empêche que ça donne de l'élan et de la perspective. S'il faut simplement connaître des noms, retenir des titres d'ouvrages et des photos, nos manuels de littérature canadienne, si on veut bien les compléter par l'Almanach du Peuple, suffisent déjà amplement.

Autre erreur de ma part, ou mauvaise perception du réel : j'ai voulu me placer surtout du point de vue de l'historien et du technicien de la vie des lettres, point de vue de l'enseignement spécialisé plutôt.

Au sujet de la méthode d'histoire comparée, il est certain que je me suis mal exprimé : 1. je n'aurais pas dû laisser entendre que c'était la seule méthode possible ; 2. j'aurais dû introduire, comme M. Guy Sylvestre me l'a judicieusement conseillé, des possibilités de comparaisons avec les littératures sud-américaines ; 3. les tableaux des pages 65-68 ont gravement trompé le lecteur ; il aurait fallu les compléter par des explications, ou ne pas les mettre du tout. Ou bien encore : prouver par des exemples que comparaison n'est pas raison, que parallèle n'est pas dépendance ou égalité. Ce qui me préoccupe, je le répète, c'est le pro-

blème méthodologique, la façon dont on en parle, la manière de raisonner et de poser les problèmes.

Vous intitulez votre texte — malice ou reproche ? — De la Genèse à Saint-Denys-Garneau. *Merci, c'est le titre que j'aime. Voilà un cas où je pourrais peut-être vous proposer une explication. Saint-Denys-Garneau est un littérateur chrétien (v. g. profondes influences de Maritain, Marcel, Forest ; lecture souvent reprise du texte de l'*Imitation*, etc.) qui a voulu le rester jusqu'à la fin, de volonté et presque malgré lui. Témoin de notre génération, sans en être pourtant la définition, il ne peut être bien compris, à mon avis, sans référence constante à son christianisme. Pour des raisons que nous n'avons pas à déterminer ici, Saint-Denys-Garneau n'a pas toujours bien vu, parce que trop seul avec lui-même, la libération du Nouveau Testament. Sur bien des points il en est resté à une vision juive de l'histoire et à une espérance immédiate sans issue.*

Dans sa façon de développer le thème de la souffrance, ne trouvez-vous pas important et émouvant à la fois qu'il «invente» pour mieux s'exprimer le thème des os, si central aussi dans les écrits de Job et les psaumes ? La même pression de la souffrance a fait que, du point de vue de l'expression littéraire (le seul point de vue envisagé ici), plusieurs des meilleurs poèmes de Saint-Denys-Garneau rejoignent les plaintes de Job et sont construits à la façon « biblique ». Et c'est beau que par delà les siècles la souffrance puisse ainsi accorder les âmes qui en cherchant le sens immédiat. La vocation de l'historien des lettres est de répéter et d'expliquer la nature de ces accords. Pour cela, il faut « comparer *», «* élargir *».*

Si la majorité des écrivains canadiens-français ont reçu une formation chrétienne, il est normal que pour trouver le sens de leurs œuvres l'on soit parfois obligé de remonter aussi loin qu'à l'Ancien Testament. Quand l'Eglise veut expliquer à un baptisé de 1920 *le sens de sa vie, ne lui fait-elle pas relire, à la Septuagésime, les premières pages de la Genèse ? Elle ne craint pas de l'égarer en remontant... au déluge : c'est une grande pédagogue qui n'a pas peur de l'universel. Ça suffit ! Il y en aurait trop à dire ici : voyez-vous la thèse ?* Le judaïsme dans les lettres canadiennes *?... Quelle boîte à surprises !*

Un dernier point. Mélodieux, toujours gentil, vous notez, sourire de satisfaction à l'horizon, que le Père Lamarche « paraît s'être gardé avec soin de se prononcer sur le fond... » d'une étude qu'il a préfacée. Pourquoi l'aurait-il fait, puisque le problème reste ouvert ? Le Père Lamarche n'est-il pas mon aîné, à tout point de vue, je vous l'assure ? Et ce serait dommage qu'il ait en matières littéraires le même credo *que moi. Car si,*

d'une part, j'espère qu'il en a un meilleur, j'ai bien l'intention aussi d'améliorer le mien. Enfin, notre amitié est assez grande pour supporter la diversité des idées... à supposer qu'elle existe !

* * *

Erasmus, celui de Rotterdam, écrit en 1517, au chapitre XV de sa Querela Pacis : « *L'homme seul lutte avec lui-même* ». *Ne croyez-vous pas, vous, que je n'ai pas le bonheur de connaître de nom et en personne mais qui me semblez tout à fait informé et compétent, qu'une littérature* seule, *qui ne voudrait s'expliquer que par elle-même, risque aussi de lutter avec elle-même, et contre elle-même... jusqu'à se détruire ?*

Amicalement vôtre, m'excusant d'avoir été long.

Benoît LACROIX, O. P.

Ecrits du Canada français I

« Fondés par un groupe d'écrivains qui n'ont d'autre objet que de servir la littérature d'expression française en Amérique, les *Ecrits du Canada français* seront une collection d'œuvres libres ». On commence avec... *La fin des haricots* de Jean-Louis Gagnon, une *nouvelle*, admirablement bien conduite, joyeuse, vive et alerte. En 70 pages l'on voyage sans se lasser du Canada à l'Argentine ; nous irons même au Pôle Nord, mais l'étape importante reste New-York. Je vous assure que rien n'est indifférent dans ce texte espiègle qui honore celui qui l'a créé et écrit. Mais avec les *Souvenirs pour demain* de Paul Toupin, souvenirs gidiens dont on souhaiterait qu'ils ne fûssent jamais, on va beaucoup moins loin, puisque l'on recule, et donc beaucoup moins vite. C'est dommage : M. Toupin écrit si bien ! Pourquoi, même s'il avait eu raison de se plaindre, ces perpétuels retours de collégien ? Le passé est une étape : c'est l'avenir qui compte et qui seul reste à vivre ? *Après* Nietzsche, pourquoi pas Pascal ?

L'homme qui ne savait plus jouer, d'André Langevin, est un conte *parfait*, mais paraît-il, qu'il ne faut pas employer ce mot-là lorsqu'on parle des lettres canadiennes. *Tchékov* de Marcel Raymond est l'étude savante du livre, la plus substantielle du point de vue des idées. *L'Etrangère* de Robert Elie, pièce en 3 actes, drame de la juxtaposition des solitudes humaines, amené avec lenteur, est pensé et écrit avec beaucoup de discrétion. Nous aimerions entendre les confidences de Lou (v. g. Acte II, sc. 2) sur la scène pour pouvoir équitablement juger de la valeur dramatique de

toute cette pièce dont les qualités psychologiques et littéraires sont indéniables.

La *Revue Dominicaine* espère beaucoup des *Ecrits du Canada français*. Mais il faudra attendre la parution des prochains fascicules pour donner une idée d'ensemble de l'orientation positive ou négative de nos « œuvres libres ». Nous souhaitons la publication de textes reflétant à la fois les milieux ruraux et urbains, œuvres variées, expressions de différents genres littéraires, œuvres savantes au besoin pourvu qu'elles ne soient pas trop lourdes... et surtout pas trop d'autobiographies d'enfant-martyr !

Tous les collaborateurs du présent volume sont des écrivains que nous connaissons et qui ont déjà fait leurs preuves. Mais d'autres écrits viendront : ils seront publiés pourvu qu'ils satisfassent à l'exigence de « tenue littéraire qui en fasse un article d'exportation comme de consommation locale. Là s'arrête la responsabilité du comité de rédaction » (*Présentation*, p. 8).

Même si une bonne tenue littéraire suppose qu'on a déjà atteint une certaine vérité, même si un comité de rédaction ne doit pas forcer la volonté de ses associés, reste que l'idéal de l'écrivain parfait est d'abord de penser VRAI. Bien écrire vient en second lieu. L'idéal est d'avoir les deux. Un texte qui serait simplement joli à lire et dont la vérité laisserait carrément à désirer peut être un *écrit du Canada français* mais c'est un écrit de qualité forcément inférieure. Au contraire, un écrit lisible et moins parfait dans l'écriture, où il y a des idées et surtout un bon raisonnement, est préférable. Reste à l'écrivain d'en perfectionner la forme : ce que les 28 signataires des *Ecrits du Canada français* sont en droit d'exiger.

Déjà encouragés par le premier volume de ces *Ecrits*, nous avons hâte de lire les prochains.

La Rédaction

Les loisirs du dimanche

Tel est le sujet que l'épiscopat de la province de Québec a bien voulu soumettre à notre réflexion pour la prochaine semaine du dimanche : du 30 janvier au 6 février 1955.

Le précepte du repos et de la sanctification du dimanche est généralement accepté, du moins en théorie, de tous les chrétiens. En fait, cependant, un nombre trop grand s'y soustrait pour le moindre prétexte. On veille trop tard, on se lève trop tard, même s'il y a une messe à midi. On s'est brouillé avec son curé, on s'est vu refuser l'absolution au confessionnal, on mène une vie double, etc... On finit par penser comme on vit

et de la profanation du dimanche à l'indifférence religieuse, il n'y a qu'un pas vite franchi.

Pourtant les plus grands pécheurs ne devraient pas craindre de revenir à Dieu un jour par semaine pour y réfléchir sur la situation de leur âme, demander à l'Esprit-Saint de les convertir, de leur changer le cœur. Dans notre pays, c'est bien plus le cœur qui est assiégé, quoique l'ignorance religieuse soit loin de consolider des convictions aussi chancelantes que nos traditions. Manquer la messe le dimanche volontairement est le péché le plus stupide, indépendamment de sa gravité, que l'homme puisse commettre parce qu'il ne donne rien et compromet tout : le salut éternel et les grâces de la semaine.

Jour de repos par l'abstention des œuvres serviles, jour de sanctification par l'assistance à la messe, le dimanche doit être tout entier consacré à Dieu. Est-ce à dire qu'il faille le passer dans la tristesse et l'ennui ? Assurément non. Laissons aux villes protestantes, à l'exemple de Toronto, cette austérité qui fait du dimanche le jour le plus ennuyant et le plus démoralisant de la semaine. Depuis la Rédemption, c'est dans la joie de l'espérance chrétienne que les hommes doivent adorer Dieu. *Gaudium magnum quod erit omni populo* (Luc, 11, 10).

Avant toute chose, un homme honnête doit s'acquitter des grands devoirs que Dieu et sa situation lui imposent. Bien remplir son devoir avec la conscience de faire la volonté de Dieu, c'est le comble du bonheur humain. Mais les loisirs, les récréations du dimanche compromettent-elles ce bonheur ? Pour que les récréations dominicales soient légitimes, quelles conditions doivent-elles réaliser ? Saint Thomas exige d'un divertissement trois qualités : « La première et la principale, c'est qu'on ne recherche point cette délectation dans des actions ou des paroles malhonnêtes ou nuisibles, dans des plaisanteries que Cicéron qualifie de grossières, insolentes, dissolues et obscènes ; la seconde, c'est que l'âme ne s'y abandonne pas jusqu'à perdre toute sa gravité ; la troisième, c'est qu'ici, comme en toutes les autres actions humaines, on ait égard aux circonstances de personne, de temps et de lieu » (*IIa IIæ*, q. 168, a. 2). Un plaisir n'est donc permis qu'à la condition de ne pas nuire. Sont donc toujours bannis les spectacles licencieux, les danses inconvenantes, les excursions en compagnies suspectes, les salles de bal et tout ce qui souille le cœur de l'homme.

Parmi les divertissements qui ne s'opposent pas à la sainteté du dimanche, il y a le sport. Ici encore il ne peut être loué que s'il convient aux règles de l'hygiène et de la véritable éducation physique et s'il développe l'esprit de discipline et l'énergie du caractère. Mentionnons le

théâtre. Au moyen âge, il s'est abrité, en quelque sorte, sous le porche des sanctuaires.

Le cinéma peut aussi être une récréation honnête et salutaire à condition que l'image et la parole soient conformes à l'art et aux règles de l'honnêteté et de la décence. Il y a aussi, à la portée de tout le monde, la bonne lecture, la belle musique, les chants et cantiques, les excursions à la campagne en bonne compagnie, les réunions de famille ou d'amis, la fréquentation des salles paroissiales, des centres de loisirs, des terrains de jeux, etc...

Enfin, vu que le dimanche doit favoriser le plein épanouissement de l'âme dans l'amour de Dieu et des hommes, notre présence et notre aumône aux différentes œuvres ou organisations de charité, paroissiales ou diocésaines, ne peuvent être que bienfaisantes et agréables à Dieu qui nous en récompense par une surabondance de grâces sur les jours de la semaine.

Les loisirs du dimanche, il s'agit de les remplir de toutes ces bonnes choses qui élèvent l'esprit et reposent le corps et que le Créateur a mis à la disposition de ses créatures.

La Direction

Les dix ans du « Service de préparation au mariage »

Fondé en janvier 1945, le Service de préparation au mariage de l'Université d'Ottawa fête, ce mois-ci, son dixième anniversaire. Il convient à cette occasion d'évoquer le prodigieux rayonnement de cet apostolat dont les ineffables bienfaits ne peuvent être dénombrés. Par ce *Service* le Canada a pénétré dans plus de vingt pays au moyen de dix éditions nationales en différentes langues.

Le Directeur de ce Service, le Père André Guay, souhaite que cet anniversaire soit célébré « sous le rite double, si possible, sinon *sub ritu simplici simplificato* ». Il serait juste, équitable, digne de faire fi de cette modestie et de placer cet anniversaire au-dessus des rites, même de première classe, puisqu'il n'a pas à s'intercaler entre les fêtes du Sanctoral. Les sacrements sont des sources toujours présentes dans l'Eglise et coulent sans cesse pour tous les chrétiens indépendamment des jours et des saisons, des fêtes doubles ou simples. Le Service de préparation au mariage est si intimement lié aux fruits du sacrement qu'il en épouse la grandeur aussi vieille que la chrétienté et toujours aussi jeune que les nouveaux fiancés qui s'avancent chaque jour et sans interruption vers cette source des grâces matrimoniales.

Ce qui compte, ce qui importe dans le mariage, c'est de le bien préparer. Combien de jeunes y ont fait naufrage, faute de préparation ? Combien n'y vivent pas heureux ou se résignent au pire, faute de préparation ? Le Service de préparation au mariage, en plus de dissiper bien des ignorances, n'a pas eu peur d'aller de l'avant, d'appeler les choses par leur nom, se souvenant qu'il vaut mieux marcher dans la lumière que dans les ténèbres. Les âmes nobles ne se refusent pas à voir la réalité, même si elle est charnelle ; mais les autres, celles qui colorent le réel des teintes de leur perversion ont raison de rougir de ce qu'ils pensent, d'avoir honte de ce qu'ils font. Aux premières comme aux secondes, les enseignements de l'Eglise, de la science, de l'expérience ne peuvent être que bienfaisants. Ils raffermissent les esprits droits, redressent les erreurs, les ignorances des cyniques.

Lorsqu'on relit attentivement les sujets traités dans les cours de préparation au mariage, on est obligé d'admettre que c'est complet — avant, pendant, après — que rien n'est laissé au hasard. Tout s'enchaîne, même l'imprévu est prévu et il faut rendre hommage aux maîtres qui ont rédigé ces cours.

L'œuvre religieuse et sociale du Service de préparation au mariage demeurera, se perfectionnera et ce dixième anniversaire ne marque pas un arrêt, mais une étape qu'il faut juger à ses fruits. Aucun fiancé n'a regretté d'avoir suivi ces cours et combien ont déploré de n'avoir pu ou de n'avoir pas voulu s'y inscrire ?

Ces lignes ne veulent être qu'un modeste hommage et un encouragement aux responsables de ce Service. Si elles n'ont pas l'éclat d'un jubilé où coule le bon vin sur la joie du jour, elles ont au moins la sincérité et la ferveur de l'*aumône de la veuve*. Elles se refusent à explorer l'ineffable : cette charité de la vérité que dispense depuis dix ans le Service de préparation au mariage. Félicitations et vœux pour une autre décade encore plus belle !

Antonin LAMARCHE, O. P.

Valenzuela, peintre espagnol

Les cierges répandaient une lumière ambrée et paisible à travers toute l'église. Les fidèles y affluaient par centaines ce matin, quand le froid empourprait leurs joues basanées et allumait leurs sombres yeux d'Italiens. Peut-être avaient-ils pensé à la Piazza di Spagna en gravissant les marches de cette petite église de Saint-Antoine, rue Gladstone à Ottawa, dont la grande nef claire rappelle l'atmosphère radieuse des paysages romains ; mais, depuis de longues heures déjà, personne ne

s'agenouille devant l'autel. Seuls, les cierges allumés attestent la volonté de rédemption du troupeau.

Un chant pieux s'élève du chœur vers Dieu. Ce sont les jeunes prêtres qui chantent les vêpres.

Quelques roses blanches s'effeuillent aux pieds de la Madone, une Madone qui lève le regard vers Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit. Vierge sans tache, elle a dans le regard un voile de tristesse, une émotion, un pressentiment de douleur qui nous rappelle qu'elle est femme. Les anges qui l'entourent et qui planent à travers les nues sont de beaux enfants, des enfants innocents, certes, mais d'un grand charme.

Cette Madone si douce et si résignée est peinte à fresque sur le mur du fond d'une chapelle formant le transept gauche. Traversons la nef centrale. Des pots de peinture sont juchés au-dessus de l'échafaud dressé dans l'autre transept. Les arches sont déjà tracées en couleurs plus claires que celles des aurores vénitiennes. Contre le mur du fond se détache, mi-achevé, un grand saint Antoine prêchant les évangiles d'une voix tellement persuasive que même les poissons dressent l'oreille. Les villageois quittent leurs besognes, se précipitent vers le rivage pour voir le miracle. On dirait que la brise chante un psaume parmi les oliviers. Le dessin et les couleurs sont tellement bien rendus que l'artiste semble n'y avoir mis aucun effort ; preuve évidente du génie de l'auteur, un Espagnol établi au Canada depuis peu.

Il habite Ottawa : M. Joaquin Valenzuela. Sa maison à l'intérieur soigné et reluisant et d'ambiance hospitalière témoigne des soins diligents de son épouse, l'Andalouse patiente et douce qui, sans doute, a inspiré l'interprétation de la Madone que nous venons de décrire. Ils ont trois fils, dont deux sont nés en ce pays. L'aîné parle déjà notre langue à merveille. Le plus jeune, un bébé, a les grands yeux sérieux de certains des anges qui entourent cette Vierge de la fresque ; bref, un ménage tout à fait exemplaire.

Les petits ont appris à ne rien toucher. Leur père dessine, sur du papier d'emballage épinglé au mur de la cuisine, le croquis de la partie de la fresque à achever chaque jour. Il n'y trouve jamais l'empreinte d'une main, pas même celle du bambin. Au salon, on voit de très délicates études de fleurs peintes à la gouache dans un style riche, genre vénitien. On croit voir éclater les boutons de pivoine, en respirer l'arôme subtil et charmeur.

« Que pensez-vous de la peinture canadienne ? » lui demandons-nous.

Il répond que les paysages lui plaisent, bien que le pin y domine. Remarque que ne cessent de nous crier depuis un quart de siècle tous nos artistes, tant d'origine anglaise que française. M. Valenzuela ne pratique pas l'art moderne. Il a maîtrisé son art à Séville, où il étudia à l'Académie des Beaux-Arts, et depuis il a restauré plusieurs églises détruites pendant la guerre civile. C'est lui qui a peint la Madeleine adorant le Seigneur de l'église du Cap-de-la-Madeleine. Il espère contribuer à l'essor de l'art liturgique et laïque au Canada, sa seconde patrie, sa patrie d'adoption.

Joséphine Hambleton

Une visite au Musée des Beaux-Arts

Aparté — Je regarde les flocons du rêve qui tombent dans les miroirs, sur les fleurs... Combien le visage du Grand Siècle m'apparaît aimable ; dans cet esprit de politesse et de raffinement qu'on retrouve jusque dans les plus petites choses, qui éleva dans les bois incultes des statues de marbre, des jardins pour le plaisir de l'intelligence, remplis de tapis de fleurs, de bronzes et de cascades. Siècle incroyable qui vit le même homme battre l'Europe, construire pour son bon plaisir le décor le plus prestigieux du monde, où s'entassaient les colonnades, les longues galeries au travail de fée, les soies plus fines que des perles ; assister impuissant à la maladie qui emporta ses fils et ses petits-fils. Monarque absolu il laissa son trône à un enfant que la mort avait couvé de ses yeux. Image éternelle du moi écrasé au seuil de son rêve. Lutte de l'âme décrite avec tant de grandeur dans les œuvres de Couperin, Bach, Corelli... Je vois à travers leurs constructions infinies, comme un long, très long soupir, les nuages d'or, les feux roses de l'âme satisfaite ou douloureuse mais qui espère toujours. J'ai relu avec un intérêt extraordinaire les *Maximes* de La Rochefoucauld. Il est pénible de penser qu'un témoin aussi psychologue d'une époque troublée n'ait pas toujours été compris. Autant La Bruyère a été exalté, autant La Rochefoucauld a été reçu avec apathie. La Bruyère étudia sous Louis le Grand les hommes et les mœurs de son époque. Il peignit ses *Caractères* en s'appuyant sur la réalité, mais sans découvrir les mobiles de nos actions. L'art inimitable de La Bruyère ressemble à ces tableaux de Vinci qui livrent l'âme sans en donner les secrets. Chaque caractère est étudié au point de faire connaître les mobiles de l'âme. Mais La Bruyère ne dépasse point cette région mystérieuse, il semble même ignorer qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Au contraire La Rochefoucauld qui a vécu pendant la Fronde, nous a laissé de l'homme une vision que seuls pourront dépasser ceux qui ont bouleversé notre époque par la psy-

chanalyse et les théories qui en sont issues. Les moyens d'investigation du moi qu'ils ont apporté, ne renversent pas les conclusions qu'avait faites celui qui disait dans ses *Maximes*, entre mille vérités toutes aussi bouleversantes, que l'amitié sous les dehors du désintéressement cache les plus grandes préoccupations égoïstes. Mais au-dessus des monuments et des sentences des hommes, le signe victorieux de la croix nous invite à oublier les splendeurs terrestres pour la beauté plus grande d'un monde meilleur.

Pensée — L'effet rédhibitoire qu'ont depuis au moins un demi-siècle les mots : « Ecole des Beaux-Arts », « académisme », est-il assez grand pour inciter de jeunes peintres qui d'ailleurs ont longuement étudié les chefs-d'œuvre du passé avec un maître, à limiter cette étude à la valeur poétique, spirituelle de ces œuvres et à négliger totalement le côté technique dans l'appréciation des ouvrages qu'ils ont étudiés. Puisqu'un peintre doit être avant tout un peintre et non un théoricien et un penseur, le côté matériel de son art ne devrait-il pas l'intéresser autant que le côté poétique. Rien, pas même la plus petite chose qui s'apparente à son métier ne devrait le laisser indifférent. Les peintres ont tort, à mon avis, de négliger les mots : discipline, technique, métier, exercice. La seule exception à cette règle, est le cas des « primitifs ». Pour des raisons psychologiques qui situent ces peintres en quelque sorte hors du monde, leur trajectoire échappe souvent aux lois naturelles de l'équilibre. Leurs œuvres se couvrent dans leur simplicité, de splendeurs qu'il serait inutile et odieux de mépriser. Mais l'orientation de ces peintres ne peut être celle de chacun de nous, et c'est trop juste. L'artiste est quelquefois le grand bénéficiaire et le grand persécuté de son imagination. Il peut être aussi un simple mortel jouissant de contacts normaux avec la réalité et les autres hommes. Les peintres qui appartiennent à cette dernière catégorie ne peuvent, ne doivent pas se contenter des matériaux que leur offre leur monde intérieur ; ils seront obligés de faire de longues études, de patientes recherches pour ne pas faillir à la mission qui leur est confiée. Si les fruits d'une imagination sans limite ont des résonances chez les êtres les moins rêveurs et les moins sentimentaux, combien le travail d'un peintre qui collabore en communion étroite avec ses semblables à l'harmonie des relations entre hommes, est également précieux, sinon supérieur, à l'œuvre du primitif ou du subjectif, parce que plus libre. Je suis convaincu que l'individualisme contient à sa base un germe de mort. Et certaines œuvres sont si totalement en désaccord avec le caractère positif de la société, si éloignés des cadres de la réalité qu'ils posent de toublante façon, par leur impuissance à nous émouvoir, les limites du subjectivisme.

Rémi-Paul D.-Forgues

Les disques

André Kostelanetz et l'Orchestre Philharmonique de New-York ont enregistré la suite symphonique tirée de Porgy and Bess de Gershwin. Cet opéra folklorique regorge de belles mélodies et est intensément humain. Joué un peu vite. Au verso, une suite tirée de l'opéra La Dame de Pique nous révèle un nouvel aspect de Tchaïkosvky. Ce disque devrait plaire à un public nombreux (Columbia ML-4904).

Columbia (ML-4864) nous offre un enregistrement exceptionnel et une interprétation remarquable de deux œuvres populaires de Mendelssohn. Mitropoulos a communiqué une ardeur endiablée à l'Orchestre de New-York dans la Symphonie de la « Réforme ». Par contre, la Symphonie Ecossaise apparaît avec toutes ses riches sonorités et sa couleur orchestrale. Recommandé.

C'est pour un film historique de Eisenstein que Prokofieff composa sa Cantate Alexandre Nevsky, œuvre violente qui traduit l'une des pages les plus épiques de l'histoire russe. Prokofieff décrit une manière suggestive et pittoresque la désolation d'une plaine, le choc de la guerre, la tristesse d'une femme cherchant le corps de son fiancé parmi les morts. Chœur et Orchestre de l'Opéra de Vienne sont dirigés par Mario Rossi. Ana-Maria Iriarte chante avec sentiment le long adagio du Champ de la mort. Reproduction et interprétation excellentes (Vanguard VRS-451).

Depuis quelques années, on assiste à un renouveau de Vivaldi. Sa musique riche nous déçoit rarement grâce à sa simplicité. On retrouve ces qualités dans l'album de trois disques Vox (DL-103) : La Stravaganza, 12 concerti pour violon, cordes et continuo. L'Orchestre Pro Musica a fait œuvre d'artiste. L'enregistrement est parfait et donne un bel équilibre entre les cordes. Quel plaisir de retourner à cette musique fraîche, naïve qui nous communique sa sérénité !

Le nouvel enregistrement de la Symphonie du Nouveau-Monde de Dvorak par l'Orchestre Philharmonia comporte de grands mérites. Alceo Galliera fait chanter tous les mouvements de cette œuvre lyrique et ample. A l'encontre de la carrure et de la fulgurance de Toscanini, il arrondit certains passages et donne une unité remarquable à l'œuvre. Prise de son merveilleuse (Angel 35085).

Voici un disque généreux : on y trouve quatre des plus célèbres sonates pour piano de Beethoven. Orazio Frugoni sait être fougueux et énergique dans la 21e sonate (« Waldstein »), fantaisiste et souple dans la 25e (« Alla Tedesca »), léger et virtuose dans la 15e (« Pastorale »). Mais sa meilleure interprétation est celle de la 26e (Les Adieux ») qu'il aborde avec poésie et fermeté, mais sans mièvrerie. Bonne prise de son (Vox PL-8650).

G. F.

L'esprit des livres

En collaboration — « La vie franco-américaine. Imprimerie Ballard et Frères, Manchester, New-Hampshire, 1952. 24 cm. 568 pages.

Le troisième Congrès de la langue française tenu à Québec, du 18 au 26 juin 1953, fut l'occasion pour tous les groupements français du Canada et des Etats-Unis d'un nouvel examen portant sur leurs valeurs culturelles et religieuses. On y trouve un rapport complet des discours et séances d'étude du troisième Congrès de la langue française. De nombreux chapitres fort riches et intéressants nous renseignent sur l'actif et le passif des groupes minoritaires des Etats-Unis, de l'Ontario, du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta, de la Colombie, de l'Acadie. Malgré quelques reculs et de sérieux conflits, il y a de solides raisons d'espérer. Les minorités combattantes travaillent sérieusement et les organismes de défense et de conquête se perfectionnent d'année en année. Ce volume comme les précédents demeure un document précieux que les historiens n'auront pas le droit d'ignorer.

A. L.

Albert Frisch — « Une réponse au défi de l'Histoire ». Desclée De Brouwer, Tournai, 1954. 196 pages.

Dans ce volume, Albert Frisch analyse l'évolution politique depuis une vingtaine d'années et constate que, dans tous les pays politiquement et économiquement évolués, même dans ceux idéologiquement aussi distants que les Etats-Unis et l'URSS, une nouvelle classe sociale prend naissance et est en train de prendre le pouvoir réel de l'Etat quoique de façon non apparente et officielle. C'est la classe des technocrates. Un technocrate est un fonctionnaire expert et technicien dont la compétence, dans sa sphère propre, est telle que les représentants officiels du peuple ne peuvent juger de ses initiatives. Ces experts aiment le pouvoir et les responsabilités. Ce qui les intéresse avant tout, c'est le succès de l'œuvre entreprise. Ils servent une cause plus qu'un parti politique, c'est pourquoi ils sont stables dans leurs fonctions malgré les changements de parti au pouvoir. D'où la relative uniformité des politiques suivies dans les pays démocratiques. Cette technocratie se rencontre encore sur le plan international. Sur ce plan, les technocrates ne se caractérisent pas tant par leur indépendance politique que par leur apatridie. Les différents nationalismes n'ont pas de prise sur eux. Travaillant à une cause internationale, ils s'intéressent uniquement à ce qui peut assurer une unité effective dans leurs différents champs d'action.

La technocratie comporte deux dangers principaux. Le premier serait la disparition de la démocratie faisant place à une aristocratie d'experts qui détiennent le pouvoir réel. La démocratie menace de ne plus conserver

que les apparences de la démocratie. Le deuxième danger est la déshumanisation de la politique par suite de la négligence du point de vue social dans l'action des technocrates. Si le succès visé n'est pas un succès humain, il y a danger que la technocratie devienne une dictature déguisée conduisant les hommes comme des robots. Albert Frisch décrit une évolution réelle du régime parlementaire moderne en dévoilant les dessous de la vie politique.

Robert Comtois, O. P.

Catherine Gaskin — « L'oiseau de pluie ». Mame, 1954, 20 cm. 296 p.

On sait gré à cette jeune romancière irlandaise, sensible et intelligente, d'avoir pris pour thème une situation naturellement humaine et exaltante : la jeune fille faite femme grâce à un amour profond qui l'éveille à la perception de bien des réalités, Maura de Courcey, qui devait épouser son cousin Tom, rencontre un soir d'été Jean Sedley, l'être qui parachèvera sa personnalité, sa féminité et sa grâce. Mais Jean est marié à Irène. Maura, profondément honnête, lutte contre ses sentiments. A la mort d'Irène, elle rejette la tutelle exigeante de son père, consciente dans sa lucidité qu'il y a des liens auxquels on doit rester attaché et d'autres que l'on doit rompre, et prend l'avion pour New-York afin d'épouser l'homme de sa vie.

Roman mené avec beaucoup d'aisance, trop peut-être car cette maturité de femme sinon de romancière devient parfois gênante. On peut lui reprocher de faire trop froidement les choses et de n'avoir pas assez d'hésitation, de trouble ; on en admirerait davantage son triomphe sur elle-même. L'être qui se cabre est bien vivant. C'est pourquoi l'on ne réussit pas à s'attacher complètement aux personnages. Les notes sensibles dessinent gracieusement le rythme mais la musique n'arrive pas à prendre une beauté réellement émouvante et intolérable au cœur et à l'âme.

Quoi qu'il en soit le livre mérite pleinement d'être lu, ne serait-ce que pour nous faire connaître des êtres réellement bons.

XXX

Paul Stevens — « Eléments de morale sociale ». Desclée & Cie, Tournai, Belgique, 1954. 20 cm. 612 pages.

Ce livre est composé de cours et conférences que l'auteur, supérieur du Grand Séminaire de Bordeaux, a donné à des séminaristes et à divers auditoires.

Continuant l'œuvre de M. Tanquerey, il aborde avec clarté et compétence le traité de la Justice dans ses ramifications sociales. On y trouve une bonne définition de la morale sociale catholique. Elle est science parce qu'elle a un objet déterminé : le droit naturel et la Révélation ; elle est sociale parce qu'elle traite des actes de l'homme en vue du bien commun. Science morale, elle appartient soit à la Philosophie, soit à la Théologie.

Après avoir exposé les notions générales, l'auteur aborde 1) *L'Eglise et la famille* sans négliger le problème scolaire et le féminisme ; 2) *L'Eglise*

et la vie professionnelle où passent production, répartition, circulation, consommation des biens et fixe les conditions de la vie professionnelle et économique ; 3) *L'Eglise et la vie civique* pose les fondements de la société avec droits et devoirs des citoyens ; 4) *L'Eglise et la vie internationale* expose la vie organique des Etats, la paix et la guerre, l'ordre international et l'ordre chrétien. Un index alphabétique favorise le recours aux sujets traités.

Livre qui rendra de grands services au clergé, à tous les dirigeants sociaux et qui ne peut que « contribuer au maintien et au perfectionnement de l'ordre social », écrit Mgr Paul Richaud, archevêque de Bordeaux, dans sa préface.

A. L.

Rose Dardennes — « La grotte de cristal ». 18 cm. 124 pages.
Marguerite Soleillant — « Le message du cygne ». 18 cm. 124 pages.
Henri Suquet — « La maison sous les eaux ». 18 cm. 124 pages.
Bertrande de Rivière — « La prisonnière de Bel-Castel ». 18 cm. 124 p.

Ces quatre albums de la collection « Monique » que dirige la Maison Mame, Tours, France, seront toujours bien appréciés des adolescentes qui y vivront de belles et saines aventures.

Sœur H.-D. Monnier, O. P. — « Aux origines des Dominicaines enseignantes ». Préface de H.-M. Feret, O. P. Les Editions du Cerf, 1951. 19 cm. 310 pages.

Une belle page d'histoire dominicaine qui est écrite avec une rare objectivité. A travers une riche documentation le lecteur comprendra, jugera mieux certaines crises et certaines influences imposées aux grands Ordres religieux. Il saisira surtout que le monastère de Langres, comme beaucoup d'autres, n'a jamais renié son passé malgré les révolutions et qu'il offre une belle continuité, continuité des personnes et des inspirations, une inébranlable confiance.

Ce livre donne une impression de simple grandeur et d'une communion vivante aux traditions spirituelles. Malgré l'enthousiasme et le rayonnement par l'éducation de la jeunesse, les Dominicaines enseignantes restent jalousement attachées à la toute première fondation de saint Dominique. C'est vraiment le livre d'une grande famille.

Madame André La Rivière

En collaboration — « Hérésies du siècle ». Collection *Siècle et Catholicisme*, Mame, 1954. 18 cm. 326 pages.

Un mouvement catholique italien, *Pro Civitate Christiana,* jeune et dynamique, né à Assise et animé par Don Giovanni Rossi, s'est donné pour but de faire redécouvrir aux esprits modernes l'horizon de la Beauté, de la Joie, de l'Amour, à travers la vérité chrétienne. Que la personne totale du Christ redevienne la source et la somme de toutes vérités humaines.

Il dénonce ici les erreurs qui depuis 50 ans empoisonnent les cœurs et les consciences. Les meilleurs penseurs catholiques italiens exposent et redressent à travers des pages lumineuses les déviations intellectuelles qui tuent l'idéal véritable, entretiennent le désespoir et font que la pensée contemporaine se referme sur elle-même.

Les hérésies modernes sont nombreuses, diverses et affectent l'ensemble de l'humanité pensante : le rationalisme qui nie le surnaturel ; au delà de la nature humaine il n'est plus de valeur objective. Une abondante littérature rationaliste dépouille le Christ de son auréole divine ; l'idéalisme moderne qui implique toute négation du divin et de l'immortalité de l'âme. Il n'y a d'immortel que le moi transcendant ou que l'histoire ; l'existentialisme, à la fois philosophie et littérature, conflit de l'individu et de sa destinée, et dont le principe de liberté n'adhère à aucun schéma normal de rationalité mais qui obéit exclusivement à un soi-même qui est sa propre faim et sa propre nourriture. Elle nie toute valeur, elle est essentiellement athée ; la doctrine de Karl Marx avec son principe de l'évolution de la matière, son réalisme grossier et sa parodie du christianisme...

Cette remarquable équipe de penseurs, préoccupée également de la sauvegarde du respect dû à la personne humaine, dénonce les audaces de la médecine moderne qui, sous des apparences philanthropiques et dans sa lutte contre la souffrance, propose l'euthanasie, dont on a multiplié les tentatives de légalisation, la psycho-chirurgie et certaines expérimentations humaines où l'ardeur de l'expérimentateur est le plus souvent motivée par l'intérêt scientifique que par le désir de se rendre utile à son malade.

On souhaite longue vie à ce sympathique mouvement qui se fait redresseur de consciences.

XXX

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $3.00 ; ÉTRANGER : $4.00 ;
AVEC LE ROSAIRE : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.30 ;

ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

DIRECTION : 3980, SAINT-DENIS, MONTRÉAL-18

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »